

**ENTREVUE**  
Sami Frey lit Samuel Beckett  
Page E 2



**THÉÂTRE**  
Rhinocéros inc.  
Page E 3

CAHIER **E**

# CULTURE

**Voir  
Istanbul  
et... danser**

*Pina Bausch  
revient  
galvaniser le  
public à Ottawa  
avec Néfés*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après Rome la fière, Budapest la romantique, Tokyo tout en contrastes, voici *Néfés*, inspirée d'Istanbul. Depuis près de 20 ans, la géante allemande Pina Bausch et son Tanztheater de Wuppertal tentent de saisir l'esprit des grandes villes du monde dans une série d'œuvres qu'elle conçoit en parallèle à ses autres chorégraphies. En 2004, elle avait présenté *Masurca Fogo* (Lisbonne) à Ottawa. L'enthousiasme défilant du public appelait une suite.

Pina Bausch a l'habitude de travailler à partir des fragments d'histoires personnelles, qu'elle collige avec chacun de ses interprètes en leur posant une foule de questions. Cette fois, c'est l'atmosphère d'une ville entière qu'elle saisit. Avec les danseurs, elle a en quelque sorte pris le pouls d'Istanbul au cours d'un séjour de quelques semaines qui a donné naissance à la pièce en 2003.

«C'est une abstraction de ce qu'on vit, on ne peut pas porter exactement à la scène ce qu'on voit, explique au bout du fil la dame de 67 ans, de sa voix douce et légèrement éraillée. C'est à propos du monde maintenant, au moment où on fait la pièce, ce qu'on voit. Mais je crois qu'il y a certains pas et sentiments qu'on ne voit que là-bas.»

En turc, *Néfés* signifie «respiration», «souffle». Istanbul a émerveillé la chorégraphe à plus d'un titre. Les femmes d'abord, d'une beauté mystérieuse, mais aussi la diversité des modes de vie, l'omniprésence de la musique, les nombreux pique-niques au bord de l'eau.

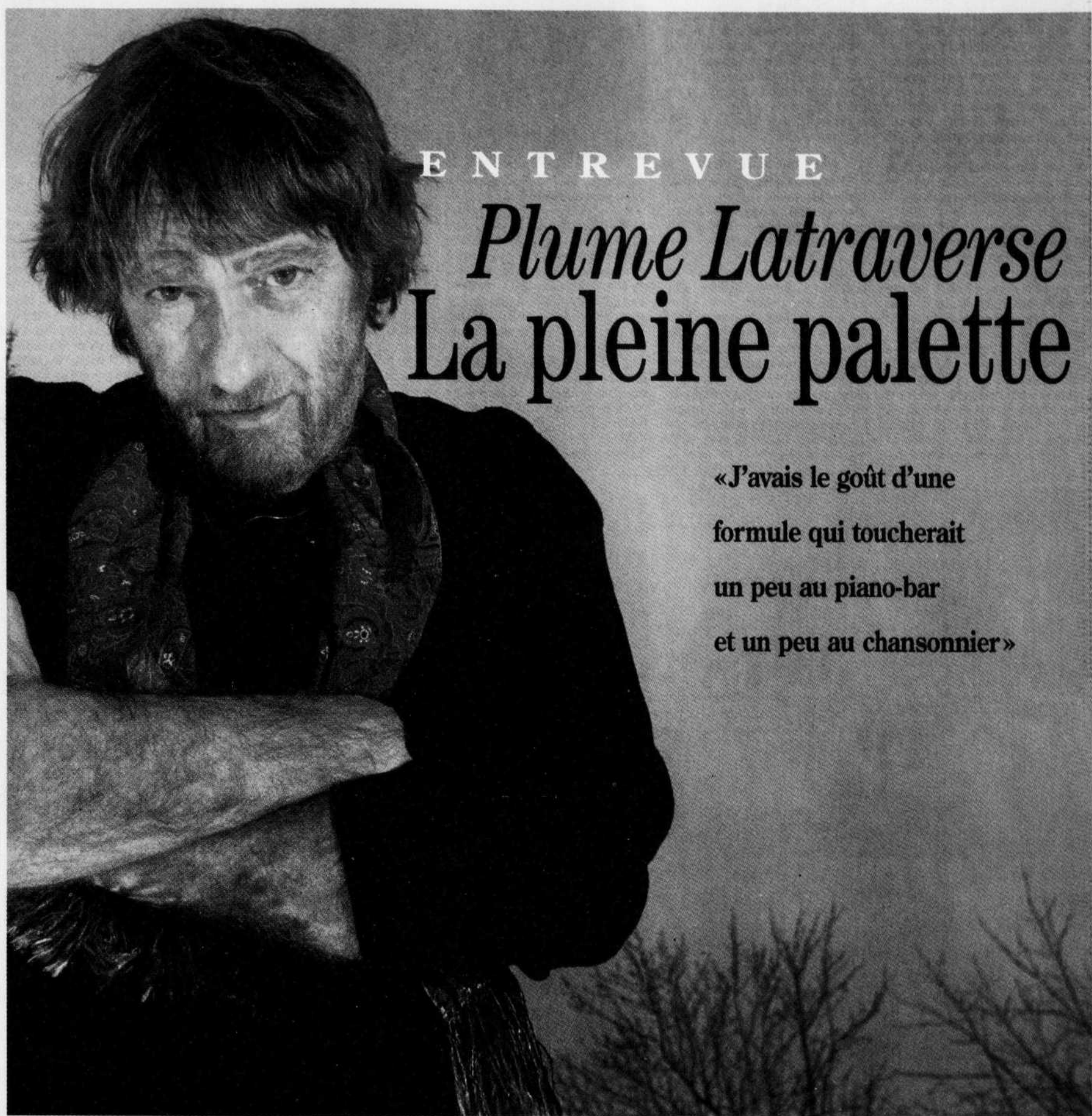
«C'est une des villes les plus fascinantes parce que tout ce qu'on peut imaginer de la modernité est là, avec des femmes dans des positions importantes, mais tout l'inverse aussi, confie-t-elle avec un émerveillement palpable malgré son débit ralenti par l'anglais. On ne peut jamais avoir une seule perception des choses.»

Les pique-niques lui ont donné l'occasion de créer une autre scène emblématique de son œuvre où la fête, la rencontre, la joie de vivre l'emportent sur la douce mélancolie qui teinte aussi ses pièces. Une exaltation qui s'exprime souvent à travers l'utilisation de l'eau, élément fétiche de la chorégraphe.

«J'adore l'eau, dit-elle avec une soudaine montée d'émotion. J'aime ce qui se passe quand les gens sont mouillés, les vêtements qui collent à la peau, ce que l'eau fait aux cheveux. J'aime le bruit de l'eau. Parfois c'est comme un miroir, et si on n'y touche pas c'est mystérieux. C'est très important, mais je ne sais pas pourquoi.»

Dans *Néfés*, un lac est littéralement recréé sur scène, autour duquel se déploie un pique-nique propice à mettre en évidence quelques us et coutumes turcs. «Il y a beaucoup de pique-niques à Istanbul, les gens sont assis ensemble et les femmes servent les hommes.»

VOIR PAGE E 4: BAUSCH



ENTREVUE

## Plume Latraverse La pleine palette

«J'avais le goût d'une  
formule qui toucherait  
un peu au piano-bar  
et un peu au chansonnier»

Le nouveau Plume? Deux huiles, une aquarelle et des caricatures autour. C'est lui qui le dit. Et c'est bel et bien ainsi, au sens pictural de la composition, que le cher grand échalas a saisonné son *Hors-saisons* de toutes les sortes de chansons qu'il sait faire, osant celles qui durent parce qu'il s'autorise les éphémères, se révélant tendre parce qu'il demeure féroce (et féroce ment drôle), approfondissant sa réflexion sur la vie et la mort tout en chroniquant sur l'actualité. Rencontre sur le canevas.

SYLVAIN CORMIER

Arrivé en haut de l'escalier du troisième, m'apercevant, Plume fait mine de se protéger la bouche et le nez. C'est pas tous les jours qu'on est interviewé par une boule de germes. Je fais mon Carreidas rencontrant Haddock. «Je ne vous serre pas la main: c'est antihygiénique.» Il s'assoit de l'autre côté de ma table de salle à manger, la boîte de papiers-mouchoirs faisant rempart. Mon eau chaude avec du miel fume, il demande un jus d'orange. On est là pourquoi, déjà? Ah oui, l'album. Le nouvel

album. *Hors-saisons*.

Album dont Plume Latraverse a déjà révélé l'essentiel en spectacle au Club Soda, dans le cadre du Coup de cœur francophone, deux semaines avant la sortie en magasin, ce mardi. Personne ne fait jamais ça, présenter un nouveau spectacle avant de proposer un nouvel album. Charrue avant les bœufs. Le gros torie avant la p'tite vingienne. Plume se contrefout de la logique de mise en marché. C'est tout juste s'il accepte de se prêter à la ronde des entrevues. «Je choisis.» Ce dimanche, il sera à *Tout le monde en parle*. Ça l'inquiète. Gageons que ça inquiète aussi Guy A. Plume, tel Richard Desjardins, est de la race des timides intimidants.

«La télévision, c'est pas mon monde. C'est énervant. C'est pas le peloton, mais c'est un plateau!»

Contraste avec le Plume du Soda, l'autre jour: il y semblait aussi à l'aise que dans son cabinet d'aisance. Heureux chez lui, avec ses chansons, ses amis musiciens, son public. Un public enfin mis à sa main. Des oreilles quand il faut écouter, des poumons quand il faut entonner. Et Plume manifestement content de ne plus avoir à jouer le préfet de discipline quand lui prend l'envie d'une chanson plus douce. «J'ai eu mon overdose de festivals et autres instruments aratoires, d'être confiné à un certain genre de show, avec un certain genre de public. J'avais le goût d'une formule qui tou-

cherait un peu au piano-bar et un peu au chansonnier. Du piano avec un peu de guitare.» Au Soda, c'était ça: un spectacle équilibré, adulte, où l'on a pu recevoir les chansons du cœur en plein cœur et les chansons extoires à gorges déployées. «C'était de l'ouvrage quand même, parce que le Soda est une place assez rock'n'roll, mais c'est vrai que j'impose quelque chose avec ce show-là. Ça s'est passé pendant toute la tournée ROSEQ cet été. Je plante mon premier piquet avec Marie-Lou et Les Patineuses, et puis après, c'est à prendre ou à laisser.» Donnant, donnant. «Portez attention et, si vous êtes un assez bon public, peut-être qu'onc' Plu se laissera aller à faire quelques vieilles tounes pour vous divertir...»

**Hors-saisons de toutes les couleurs**

Peut-être même qu'il vous peindra un album. J'emploie l'image à dessein: c'est celle qu'utilise Plume pour décrire *Hors-saisons*. Pour décrire toute son œuvre, en fait. «C'est tou-

jours pictural, mon affaire. Les mots, je les vois. Je les organise dans l'espace. Je les forme, je les déforme. Ça vient de mon background. J'ai été portraitiste pendant un bout de temps à la place Victoria, dans les galeries d'art et tout ça. Veux, veux pas, ça t'instruit le regard. Quand tu fais un portrait, tu mets l'accent sur les yeux, et puis le reste se place en harmonie autour. C'est pareil pour une chanson.»

Et Plume d'offrir en exemple l'écriture de *L'âge où l'on...*, magnifique et tragique chanson qui est au cœur du nouvel album, chanson qui trace en quelques lignes les différents âges de la vie: «C'est l'âge où l'on arrive par la bande / C'est l'âge où l'on met l'enfance à l'amende [...] L'âge où le temps n'est pas bien long [...] C'est l'âge où l'on se détache de la bande / C'est l'âge où l'on délaisse la sarabande / C'est l'âge où... / L'âge où l'on danse à reculons.» Toute la chanson s'articule autour de cette image de la bande. «C'est le repère. Ça commence

VOIR PAGE E 6: PLUME



ATMA  
classique

FRANCIS COLPRON :: LES BORÉADES

Des artistes emballants!

ALESSANDRO SCARIATI

Concertos pour Flûte

FRANCIS COLPRON

Les Boréades

atmaclassique.com

CD en vente chez  
ARCHAMBAULT

UNIBICOMEDIA

Canada Québec

ATMA Baroque

## CULTURE

Sami Frey dans *Cap au pire* de Beckett

## La rencontre de deux grandes voix

ISABELLE PARÉ

En 1963, leurs regards se sont croisés. Sami Frey, jeune comédien, répète Claudel au Théâtre de l'Odéon, où *Oh les beaux jours* de Beckett sera bientôt monté pour la première fois. Il faudra pourtant trois décennies avant que la vraie rencontre entre l'auteur d'*En attendant Godot* et Frey n'ait lieu. Trente ans avant que Frey renoue avec Beckett, respire ses mots, ponctue de son souffle les moindres intonations de sa douleur, sublimant l'âme de l'écrivain entre chaque ligne de *Cap au pire*.

«Il a fallu longtemps avant que *Jose Beckett*», confie Sami Frey en entrevue au *Devoir*, lui qui n'aura jamais eu l'occasion de le jouer au théâtre en près de 50 ans de carrière. Mais ce lecteur assidu, amoureux des grands textes, s'est découvert il y a dix ans une fascination pour *Cap au pire*, qu'il mettra en lecture dès le 21 novembre, dans l'intimité feutrée de la Cinquième salle de la Place des Arts, en marge du Festival international de littérature (FIL).

«J'ai découvert ce texte et il m'a fasciné. Je trouvais qu'il méritait plus qu'une simple lecture. Je l'aimais mais n'avais pas trouvé de moyen de le faire en public. J'ai mis le temps, beaucoup de temps, mais maintenant je crois l'avoir vraiment compris», dit-il.

A quelques jours de se mettre à nouveau en bouche la prose de Beckett, Sami Frey transpire l'humilité qui fait l'étoffe des grands. Plus que jamais modeste face à cet auteur plus grand que nature, dont il s'apprête à apprivoiser la voix.

«C'est une expérience tout à fait

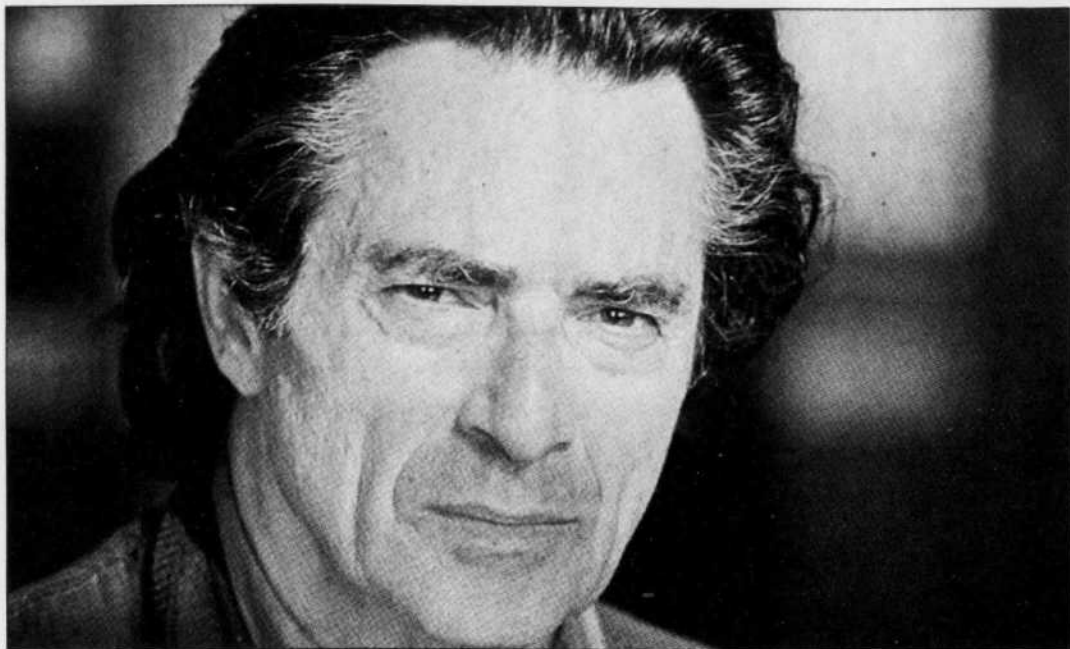
particulière, explique le comédien. C'est un long poème jubilatoire, une expérience sur l'imaginaire et la profondeur des mots. C'est littéralement le mot qui me guide. Car tant que les choses sont nommables, elles existent encore», explique Frey, qui a découvert ce texte il y a dix ans, lu, relu, puis a ressenti l'urgence de le dire à voix haute, devant un public.

De son timbre de violoncelle, le mystérieux acteur français fera vibrer de tout son être ce qui est considéré comme l'aboutissement de toute l'œuvre de Beckett. Un texte écrit cinq ans avant sa mort, un long monologue intérieur, un cri portant une souffrance inouïe, livrée avec une économie de mots. On dit que Beckett, alors âgé de 77 ans, a renoncé à traduire lui-même *Cap au pire* d'abord écrit en anglais (*Wortsward Ho*), tant son écriture lui avait infligé une douleur intolérable.

## Le mot mis à nu

Vêtu de noir, Sami Frey remontera à Montréal sur scène avec pour seul décor une valise contenant un ordinateur portatif où défiler le texte de *Cap au pire*. C'est dans ce dépouillement absolu, laissant libre cours aux émotions brutes, que Frey a choisi de ne faire qu'un avec Beckett.

Donnée l'hiver dernier au petit Théâtre de l'Atelier à Paris, cette lecture d'exception de *Cap au pire* par Frey est décrite par la presse parisienne comme la rencontre de deux grandes voix. Frey respire littéralement chaque ligne, chaque virgule, portant chaque seconde un peu plus loin la douleur intérieure de Beckett.



HÉLÈNE BAMBERGER / COSMOS

Sami Frey mettra en lecture *Cap au pire*, dès le 21 novembre, à la Cinquième salle de la Place des Arts, en marge du FIL.

«Sa complexité apparente cache une simplicité profonde. Cette simplicité m'a touché tout de suite. Il y a une déconstruction du langage qui est très "beckettienne". Comment, avec des mots réduits, on peut dire le pire. C'est d'aller jusqu'à l'interstice qui sépare la vie de la mort», soutient Sami Frey.

C'est en se promenant le soir dans les couloirs d'un hôpital, et en voyant le profil d'un homme éclairé par la faible lueur d'un écran de télévision, que Sami Frey a eu l'idée de présenter *Cap au pire* dans une obscurité presque totale.

«Je me suis dit que c'était la façon de le faire.»

Adeptes des formats dépouillés, le comédien a fait de ce genre de prestations épurées, où il porte les textes à bout de voix, sa passion des dernières années. Comme un cœur battant le rythme des souvenirs, il nous était apparu, dans les années 80, seul et hâlant, au guidon de son vélo, remontant le cours de la mémoire de Georges Perec à coups de pédales dans le journal d'après-guerre *Je me souviens*.

En 2003, il nous revenait dans

une mise en scène ascétique, en tête à tête avec Sartre et Beauvoir dans *Les Entretiens*. Fêru de rendez-vous intimes, l'acteur s'est délecté ces dernières années de textes qui charrient toute la force d'une voix. Il s'est révélé être un athlète de l'intonation, faisant de certaines lectures de véritables performances d'acteur, se confondant parfois corps et âme avec les auteurs et leurs discours, de Sartre en passant par Perec, Epictète ou *Être sans destin*, du juif allemand, Imre Kertész. Né de parents juifs polonais, Frey a souvent

campé des rôles ou porté sur scène des textes à travers lesquels on semblait le deviner.

«Je choisis les choses qui me touchent. Je commence par lire un texte avec les yeux et, à un certain moment donné, j'ai soudainement envie de le lire à haute voix. Ça veut dire que j'ai envie de partager ce texte, de le communiquer», dit-il.

Avec Beckett, l'histoire aura mis du temps à consacrer cette rencontre. En 1963, alors jeune comédien, Sami Frey répétait le rôle de Don Rodrigue qu'il interprétait dans *Le Soulier de satin*, présenté au Théâtre de l'Odéon. Arrive alors Samuel Beckett, accompagné de Roger Blin, son metteur en scène, et de Jean-Louis Barrault, alors directeur de l'Odéon, qui avait fait l'audacieux pari de mettre *Oh les beaux jours* à l'affiche.

«Je l'ai alors croisé, mais je ne lui a pas parlé», affirme Frey.

## Du théâtre, et encore du théâtre

Après avoir fait les beaux jours de la Nouvelle Vague, incarnant le ténébreux Franz de *Bande à part*, de Jean-Luc Godard, et l'amant des *Sept Péchés capitaux*, de Claude Chabrol, l'élegant Sami Frey, qui a joué dans plus d'une soixantaine de films entre 1956 et 2000, espace depuis ses apparitions au grand écran. Lui qui a joué pour les plus grands réalisateurs français, de Bertrand Tavernier à Jacques Doillon, en passant par Agnès Varda, Bernard Blier ou Claude Sautet, dans le fameux *César et Rosalie*, n'a jamais été avide de l'attention des médias, restant plutôt discret et mystérieux.

Pourquoi cette distance par rapport au grand écran?

«Je sens une pression très forte au cinéma, confie-t-il. Au cinéma, il faut être à son mieux à un moment choisi, précis, il n'y a pas droit au ratage. Au théâtre, on se refait tous les soirs. Ce sont deux choses complètement différentes.»

Cette année, toutefois, il a renoué avec le septième art dans *Danse avec lui*, de Valérie Guignabodet, où il incarne un maître écuyer, et dans *Le Metteur en scène de mariages*, de Marco Bellocchio. Reste que des expériences telles que son interprétation de *Nathan le Sage*, de Lessing, en 1977 au Festival d'Avignon dans une mise en scène de Denis Marleau, ou de *Je me souviens*, de Perec, joué plus de 120 fois à travers la France, demeurent des expériences transcendant.

«J'aime profondément la scène et être devant un auditoire. Cela me donne la sensation de faire partie d'une multitude. C'est certainement plus enrichissant que le cinéma», affirme le comédien.

«Au théâtre, j'ai eu la chance de jouer de grands rôles qui m'ont donné une colonne vertébrale, qui m'ont structuré comme comédien. Chaque fois, j'ai choisi des choses que je croyais ne pas pouvoir arriver à faire, dans le but d'en sortir meilleur et avec le désir profond d'entrer dans l'univers d'un auteur», explique-t-il.

Pour accéder au monde écorché de Beckett, il faudra donc se presser à la Cinquième salle de la Place des Arts et voir si, encore une fois, la grande voix de Sami Frey réussira à percer l'univers de l'immense Beckett.

Le Devoir

■ *Cap au pire* de Samuel Beckett. Lecture de Sami Frey, du 21 au 25 novembre à la Cinquième salle de la Place des Arts.

DÈS MARDI!

**RHINO**

**CÉROS**

de EUGÈNE IONESCO  
mise en scène JEAN-GUY LEGAULT

UNE PRÉSENTATION  
Financière Sun Life

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

avec: MARC BÉLAND / ALAIN ZOUVI / ANNIK BERGERON / BENEVÉTE BÉLISLE / LUC BOURGEOIS / ÉRIC CABANA / VINCENT CÔTÉ / MICHÈLE DESLAURIERS / BENOÎT GIRARD / DIANE LAVALLÉE / ÉVELYNE ROMPRÉ

Du 20 NOV. AU 15 DEC. — WWW.TNM.QC.CA — 514.866.8668

MN

**Othello**

DE WILLIAM SHAKESPEARE

UBUCCIA / USINE C

1 AU 24 NOVEMBRE 07 20H

TRADUCTION  
NORMAND CHAURETTE

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE  
DENIS MARLEAU

AVEC RUDDY SYLAIRE, PIERRE LEBEAU, ÉLIANE PRÉFONTAINE, CHRISTIANE PASQUIER, DENIS BRAYCREAUX, BRUND MARCIL, VINCENT-GUILAUME OTIS, JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, ANNIK HAMEL

CONCEPTEURS: ANGELO BARSETTI, NICOLAS BERNIER, NICOLAS BESCÔTEAUX, DANIEL FORTIN, STÉPHANIE JASMIN, SARAH LES POULIN-DENIS

DERNIÈRE SEMAINE

USINE C

1345, AVE LALONDE, MONTRÉAL 514 521-4493 USINE-C.COM

Une création d'Usine en coproduction avec le Théâtre français de Clermont au sein du Canada

PHOTO: ANGELO BARSETTI

Sombrement lumineux, *Othello* de Denis Marleau touche à vif. [...] Porté par une éblouissante distribution... — Lyne Crevier, ICI

Shakespeare always tests a director's self-restraint and ability to interpret a familiar text anew, without tampering with its integrity or timeless essence. Marleau's *Othello* rates an A+. — Matt Radz, The Gazette

[...] la traduction de Normand Chaurette opère à nouveau sa magie: le texte paraît d'une grande clarté, d'une évidence modernité. — Marie Labrecque, Le Devoir

Pierre Lebeau a le rôle de sa vie. Pas une seule mimique, pas un seul mouvement de visage, un seul pas qui ne soit pensé, étudié dans l'âme noire de Iago [...] il joue totalement intériorisé... — Dany Laferrière, Je l'ai vu à la radio, RC

L'équipe de rêve [...] Un Iago magistralement bien défendu par Pierre Lebeau. Son interprétation est viscérale. [...] Ruddy Sylaire, alias Othello, est pour le moins médusant. Desdémone... un rôle exigeant et rendu avec conviction et justesse par la lumineuse Eliane Préfontaine. — Marc-André Joanisse, Le Droit

Any production of *Othello* hinges on the strength of its Iago, and Marleau has a magnificent villain. Pierre Lebeau's performance Tuesday was a masterpiece of two-facedness and suave manipulation. — Natasha Gauthier, The Ottawa Citizen

PIGEONS INTERNATIONAL

SOIRÉE BÉNÉFICE LE 5 DÉCEMBRE

**87Pi07**

THÉÂTRE DANSE

20 ANS DE THÉÂTRE DANSE

Détails sur [www.pigeonsinternational.com](http://www.pigeonsinternational.com)

Un spectacle de théâtre et danse de  
**PAULA DE VASCONCELOS**

**KISS BILL**

Mise en scène et chorégraphies PAULA DE VASCONCELOS Scénographie RAYMOND MARIUS BOUCHER, PAULA DE VASCONCELOS Costumes ANNE-MARIE VEEVAETE, PAULA DE VASCONCELOS Eclairages MICHEL BEAULIEU Textes LES INTERPRÈTES, EVELYNE DE LA CHENELIÈRE, Avec DARREN BONIM, KLEBER CANDIDO, NATALIE ZOËY GAULD, CLAUDE GODIN ALEXANDRE GOYETTE, SYLVIE MOREAU, EDWARD TOLEDO DU 30 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE USINE C/BILLETTERIE: (514) 521-4493 RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245

L'illusion, Théâtre de marionnettes présente

**Chantefable**

Il y a très très longtemps, dans un royaume lointain, deux jeunes gens ont affronté maints dangers pour changer leur monde!

Spectacle pour les 7 ans et plus

DU 17 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2007

Au Studio-théâtre de L'illusion  
783, rue de Bienville  
(une rue au nord de Mont-Royal, angle St-Hubert)

Informations ou réservations 514-523-1303  
[www.illusiontheatre.com](http://www.illusiontheatre.com)

L'ILLUSION  
Théâtre de marionnettes

## CULTURE

Jean-Guy Legault / Alain Zouvi

## Rhinocéros inc.

MARIE LABRECQUE

De Goldoni à une création sur Poe, de Scrooge à son Théâtre extrême politique, Jean-Guy Legault est partout. Et le jeune metteur en scène a la réputation de brasser les classiques. «Selon moi, le théâtre doit toujours parler à son époque. À partir du moment où tu fais un tableau avec une pièce, elle n'a plus d'importance. C'est pour ça que je ne monterai jamais du Molière. Ça ne peut pas être meilleur que monté comme à l'époque. Donc, ça ne me parle plus aujourd'hui. Contrairement, par exemple, à une transposition de Shakespeare, qu'on peut actualiser en donnant des points de réflexion sur notre époque. Goldoni le disait dans ses mémoires: il faut absolument que la pièce suive l'époque, et non que l'époque suive la pièce. J'y crois encore.»

Ça vaut aussi pour Ionesco, dont il s'apprête à monter le *Rhinocéros* — sa première mise en scène au Théâtre du Nouveau Monde. C'est d'ailleurs surtout à cause de sa «vision actuelle de la pièce» que le comédien Alain Zouvi dit avoir accepté d'interpréter le rôle principal de cette fameuse fable écrite en 1959, où les habitants d'une petite ville se transforment l'un après l'autre en rhinocéros. Si cette allégorie du totalitarisme a beaucoup été identifiée à une attaque contre le nazisme, Jean-Guy Legault insiste: l'auteur roumain, qui refusait d'expliquer ses pièces, n'a «jamais» nommé souscrit à cette interprétation restrictive.

La porte est donc ouverte pour actualiser la métaphore, «ce qui est rarement fait». Le metteur en scène, lui, s'est posé cette question: «C'est qui, l'invasisseur aujourd'hui?» «La pièce traite du contrôle de la pensée, du fait d'arriver à convaincre les gens qu'on a la vérité infuse et de les contaminer avec notre pensée. Et qui fait ça en ce moment en Amérique du Nord? Je ne crois pas que ce sont les gouvernements, ni l'armée. Ça se passe de façon beaucoup plus insidieuse qu'à l'époque. On le fait par en dessous, à travers de grosses entreprises.»

Legault a ainsi transposé l'œuvre dans la tour à bureaux d'une grosse entreprise, baptisée... Rhino World. Dans sa relecture, le péril provient de l'intérieur et va rayonner ensuite dans le reste de la société. «On apprend très vite que ce sont des employés de la compagnie qui se transforment: l'en-



Alain Zouvi et Jean-Guy Legault

treprise a commencé à s'imbriquer dans la pensée des gens.» Le créateur dit qu'il ne porte pas de jugement sur l'emprise de ces grosses entreprises; il pose plutôt des questions. «Il faut d'abord reconnaître que ça existe. On va arrêter de faire les hypocrites et on va se demander si on accepte ou pas de continuer dans cette veine-là. Parce qu'en ce moment, on ne s'interroge pas sur le fait de savoir si c'est bien ou mal. Et la pensée corporative contrôle maintenant les gouvernements, les lobbys, à peu près tout. Et influence notre vie de tous les jours.»

En abordant le texte, le metteur en scène a coupé quelques redites, ramené le récit à un seul lieu et, conséquemment, fusionné certains des 22 personnages qui portaient un discours semblable. Surtout, il a féminisé deux personnages d'employés. Histoire de bousculer la conception répandue que les femmes vont changer la politique ou la manière de brasser des affaires. «Il n'y a pas 150 000 façons de faire de l'argent, qu'on soit une femme ou un homme. La compagnie est plus grosse que les individus qui y travaillent. Si on met ce discours [corporatif] dans la bouche de femmes, c'est encore plus choquant, parce que je crois que le public a toujours cette fausse croyance qu'elles vont changer le monde.»

Bêtes de scène

La métaphore est maintenue

jusque dans l'illustration de la métamorphose des personnages en périssodactyles. «Les escouades anti-émeutes ressemblent énormément à des rhinocéros avec leur carapace, leur petit bâton, leur masque à gaz, observe Legault. Et qu'est-ce qui représente le plus ce qui est en ce moment le rhino: des gens qu'on paye avec notre propre salaire pour nous empêcher de revendiquer?» On verra ainsi Marc Bédard se transformer à vue — «c'est magnifique» — en «symbole militarisé de l'entreprise», prêt à «défendre la compagnie contre un soulèvement populaire».

Béranger sera le seul à résister, ultimement, à cette propagation de la «rhinocérite». «C'est un personnage qui est pur dans son humanité, explique Alain Zouvi. Il vit les sentiments humains premiers: l'amour, l'amitié, la douleur.» «Béranger a une grande humanité, pour la bonne et simple raison que c'est le seul personnage qui doute, ajoute le metteur en scène. Et qui accepte que l'humain est contradictoire: on a le droit de penser quelque chose un jour et de concéder le lendemain qu'on se trompe.» Le problème de ses congénères, qui succombent à la contagion idéologique, c'est qu'ils refusent de se tromper, incapables qu'ils sont de remettre en question leurs convictions sans que toute leur vie s'écroule.

Il a confié ce rôle d'humaniste inquiet, alter ego de Ionesco, au sympathique Zouvi afin de marquer un contraste. Son physique plus costaud et sa bouille «un peu métissée» tranchent avec les autres acteurs filiformes — «faux symboles de performance» nord-américaine. «Alain a une façon de jouer particulière; il ne parle pas comme les autres. Et Béranger est un peu maniaco-dépressif: il est émotivement impliqué, alors que les autres sont émotivement presque absents.»

Le comédien, lui, a découvert chez Jean-Guy Legault une «tout autre façon de travailler que ce [qu'il a] connu depuis le début de [sa] carrière». Une méthode très physique, où les notes de jeu sont fournies en même temps que la mise en place. «On est sur la corde raide dès le début. Il faut donner les émotions tout de suite; même si on se trompe, on y va. Ça lui donne des idées. Donc, c'est un travail qui se fait tout de suite à deux. C'est assez formidable.» Selon son compagnon, ce qui émerge de cette démarche, c'est une certaine vulnérabilité. «On a beaucoup plus accès au comédien dans sa créativité de l'instant.»

Jean-Guy Legault se considère moins comme un metteur en scène que comme un acteur qui monte pour d'autres acteurs des spectacles dans lesquels il aime jouer. Il sait qu'avec *Rhinocéros*, sa proposition est «audacieuse, risquée». «Mais je ne pourrais pas monter autre chose, dit-il. Quand je vais voir des shows, j'ai besoin d'être surpris, bousculé un peu. J'ai besoin que le théâtre soit vivant.»

Collaboratrice du Devoir

RHINOCÉROS

Au Théâtre du Nouveau Monde, du 20 novembre au 15 décembre.

Le Kafka de Kisseliov est plus près de Boris Vian que de la tourmente intérieure suscitée par un monde hostile habituellement associée à l'auteur du *Procès*.

THÉÂTRE

## L'homme, cet animal

LA MÉTAMORPHOSE

D'après Kafka. Adaptation et mise en scène: Oleg Kisseliov. Au théâtre Prospero jusqu'au 8 décembre.

HERVÉ GUAY

Attaché à la littérature slave, le Groupe de la Veillée retrouve Kafka. Comme *La Métamorphose* est le récit le plus connu de l'écrivain tchèque d'expression allemande, on a confié au metteur en scène russe, Oleg Kisseliov, le soin de le revisiter. Et on lui a visiblement laissé l'entière liberté de réinterpréter l'œuvre comme bon lui semble. Celui qui, par le passé, avait signé au Prospero une adaptation du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare et une autre de *Camera Obscura*, un roman de Nabokov, ne s'en est pas privé. Aussi son travail se fait-il très expérimental, ce qui veut dire, dans son cas, plus corporel que jamais. En effet, le mouvement et la musique, souvent tonitruante, prennent ici presque toute la place, reléguant la parole à un rôle accessoire. Le spectateur ferait bien d'accepter la proposition d'entrée de jeu. Autrement, il risque de trouver le temps long, car on ne lui raconte-

ra pas *La Métamorphose* en détail une fois de plus.

Outre un refus du littéraire au théâtre, ce spectacle se veut une fable sur le refoulement de sa propre animalité par l'homme. Au contact de Gregor Samsa, commis-voyageur modèle changé en cancrelat au matin, l'animalité n'en gagne pas moins, dans cette version, tout le clan. À la fin, quand la bonne (Claire Gagnon) débarrasse celui-ci d'un fils devenu «vermine», il s'agit d'une victoire à la Pyrrhus puisque, entre-temps, Gregor a réveillé l'animalité en chacun des membres de la famille et même au-delà.

Du récit de Kafka, Kisseliov ne conserve donc qu'un aspect: celui d'un insecte qui perd la possibilité d'exprimer ce qu'il ressent, sans toutefois perdre la conscience. Cependant, il n'existe plus, dans sa lecture, une séparation radicale entre Gregor et sa famille: tous finissent par être happés par le même cauchemar. Ce Kafka est ainsi plus près de Boris Vian (*Les Bâtisseurs d'empire*) que de la tourmente intérieure suscitée par un monde hostile habituellement associée à l'auteur du *Procès*.

VOIR PAGE 4: THÉÂTRE

**SUPPLÉMENTAIRES**  
17 et 24 novembre  
Samedi - 15 h

Le Théâtre de la Manufacture présente  
**FÉLICITÉ** 16 OCT - 24 NOV 2007

mise en scène SYLVAIN BÉRANGER  
avec MAXIME DENONMÉE, MURIEL DUTIL,  
ROGER LA RUE et ISABELLE ROY  
Assistance à la mise en scène JEAN GAUDREAU  
Concerteurs: SARAH BALLEUX, MARTIN LABRECQUE,  
LANSKEN LUPIN, PIERRE-ÉTIENNE LOGAS,  
SUZANNE TRÉPANIÈRE

Avec ce rituel où (...) le salut et le bonheur se cherchent à l'extérieur de soi, Olivier Choinière épingle féroce un mal identitaire (...) que l'on reconnaît bien. Être une star, une héroïne tragique ou rien.  
Marie Labrecque, Le Devoir

Une invitation à un voyage étonnant. (...) On se fait faire un tour de manège (...) Je suis sortie de là sonnée, une bonne résonance. Du théâtre mordant.  
Julie Laferrière, On fait tous du showbusiness, SRC

C'est intelligent et construit de façon serrée. (...) les quatre comédiens sont convaincants. (...) Ils sont précis, interprètent au besoin, inventant si possible. Leur récit les fait exulter. Et nous aussi.  
Josée Bilodeau, www.radio-canada.ca

Olivier Choinière est féroce brillant. C'est jouissif... Extrêmement drôle... dérangeant par moments. C'est extrêmement fort.  
Catherine Perrin, C'est bien meilleur le matin, SRC

Partenaires de la saison  
514.523.2246

514.790.1245 ou  
1.800.361.4595

LA LICORNE

Production THÉÂTRE DU SOUS-MARIN JAUNE  
Texte LOUP BLEU

Mise en scène ANTOINE LAPRISE Avec ANTOINE LAPRISE, JACQUES LAROCHE, DOMINIQUE MARIER et GUY DANIEL TREMBLAY  
Remerciement au THÉÂTRE DE LA BORDÉE pour sa participation à la création

**DISCOURS DE LA MÉTHODE**  
D'APRÈS RENÉ DESCARTES

«Antoine Laprise et sa marionnette Loup Bleu ont créé une œuvre achevée, multidimensionnelle, réflexive qui, avec humour, raconte la fable de l'être humain. Rien de moins. Comme quoi le ludique n'est pas un obstacle à la réflexion (...).»  
SYLVIE ST-JACQUES, LA PRESSE, NOVEMBRE 2006

«Courrez donc la voir. (...) un spectacle brillant, pétillant d'humour et d'ironie, gage de plaisir éternel.»  
MARIE LABRECQUE, VOIR QUÉBEC, MARS 2006

«(...) la compagnie québécoise a fait des merveilles»  
MARIE MARTY, DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE (STRASBOURG), AVRIL 2007

«C'est un spectacle d'une virtuosité incroyable»  
MÈRE-FRANÇOISE GRISLIN, HEBDOSCOPÉ (STRASBOURG), AVRIL 2007

DU 29 NOV. AU 15 DÉC. 2007  
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI 514 282 3900  
3900 rue Saint-Denis, Montréal (Métro Sherbrooke)  
WWW.THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

LE 18 NOVEMBRE 1998, QUELQUES ESPRITS AUDACIEUX JETAIENT LES BASES DE LA SAISON DE DANSE CONTEMPORAINE DANSE DANSE. DEPUIS, LE PUBLIC A PU APPRÉCIER LES SPECTACLES DE QUELQUE 50 COMPAGNIES EN PROVENANCE DE 13 PAYS, DONT 25 COMPAGNIES QUÉBÉCOISES ET CANADIENNES. MAINTENANT BIEN ANCRÉE DANS LE CŒUR DES MONTRÉALAIS AMATEURS DE DANSE ET D'ÉVÉNEMENTS ARTISTIQUES UNIQUES, DANSE DANSE JOUE UN RÔLE PRÉPONDERANT DANS LE DÉVELOPPEMENT ET LE RAYONNEMENT DE LA DANSE CONTEMPORAINE AU QUÉBEC ET AU CANADA.

DANSEDANSE.NET

DANSE  
DANSEMERCİ  
AU PUBLIC ET  
À TOUS NOS  
PARTENAIRES.

CULTURE

THÉÂTRE

SUITE DE LA PAGE 3

Dans le registre qui est le sien, Kisseliov offre aux spectateurs quelques bons moments. Scène réussie des pas et des voix lorsque père (Claude Lemieux), mère (Ginette Chevalier), sœur (Caroline Binet) et gérant (Gaëtan Nadeau) s'aperçoivent que le ponctuel Gregor (Jean-François Casabonne) a raté son train, pour des raisons qui leur sont encore inconnues. Le couloir et le cadre de porte en fond de scène à partir desquels ses proches se tiennent à distance pour s'adresser à la «bibitte» font également leur petit effet. Dommage que, dans cet espace restreint et ailleurs, on frétille parfois un peu trop. Quelque chose de plus inquiétant aurait pu s'installer. Toutefois, les scènes de groupe sont souvent moins bien orchestrées que lorsqu'une ou deux silhouettes dominent. L'exception qui confirme la règle s'avère ce tableau, d'un saugrenu rafraîchis-

sant, où, quelques minutes avant la fin, se mêlent grotesque et comédie musicale.

La encore, certains risquent de trouver insupportable ce collage d'une multitude de styles musicaux, appelé à appuyer le jeu physique des acteurs. Tout comme les éclairages atmosphériques de Mathieu Marcil, musique et mouvement cherchent pourtant à nous entraîner dans un ailleurs d'une étrangeté indéniable. On se dit seulement qu'on aurait pu y parvenir avec moins de fracas et sans obliger les acteurs à soutenir un niveau d'activité aussi intense. Remarquez: ils n'ont pas l'air de se plaindre de la partition compliquée dont ils héritent et ils s'en acquittent avec conviction. Cela étant, je ne sais pas combien de spectateurs seront tentés par ce type de théâtre corporel. Kisseliov en gagnera-t-il plusieurs, à l'usage, comme ce fut mon cas? Le pari est risqué, mais pas impossible.

Collaborateur du Devoir



GRUPE LA VEILLÉE

Le spectacle se veut une fable sur le refoulement de sa propre animalité par l'homme.

Batsheva sous un nouveau jour

FRÉDÉRIQUE DOYON

On la connaît tantôt impertinente et déléguée, tantôt plus sage et spirituelle. Mais la bien-aimée Batsheva Dance Company du grand chorégraphe Ohad Naharin, qui a créé *Minus One* pour les Grands Ballets canadiens et mystifié le public du dernier FIND (Festival international de nouvelle danse) en 2003, se présente à nous sous une nouvelle forme cette semaine. Celle d'une jeune chorégraphe en résidence, Sharon Eyal, qui présente *Bertolina*.

Sharon Eyal n'est pas Ohad Naharin. Très différents l'un de l'autre — autant que le blanc et le noir, dira la chorégraphe —, ils se portent pourtant beaucoup d'affection mutuellement. La première a commencé à danser pour la troupe israélienne avant même que le second n'arrive avec sa petite révolution. Elle l'a donc vu opérer un changement majeur dans cette compagnie fondée par la grande Martha Graham et la baronne de Rothschild en 1964, et réduite avec le temps à une troupe de province. Ohad Naharin l'a dotée d'un solide répertoire contemporain et d'une distribution de 40 danseurs de haut vol (divisés en deux groupes pour répondre à la demande) recrutés partout dans le monde.

«Je peux être moi-même, libre

dans le travail qu'il fait, et développer mon propre langage, ma façon de faire», confie la jeune chorégraphe de 36 ans à propos de son directeur artistique. Ici [à la Batsheva], je sens que je peux grandir à l'intérieur de ce système.»

Sharon Eyal fut précoce. Dès l'âge de quatre ans, ses parents l'ont inscrite à des cours de danse pour tenter de juguler son excès d'énergie. Cette hyperactivité déteint jusque dans ses œuvres, puisque *Bertolina* carbure à l'énergie brute, instinctive.

«La physicalité, pour moi, est émotion, indique la jeune femme, depuis un hôtel à New York, où la troupe présente une pièce récente d'Ohad Naharin, *Three*, dans laquelle elle danse. [Bertolina] traite d'un sentiment tribal, authentique, animal.» Les 19 danseurs de la compagnie (dont elle-même) se démenent et se déhanchent, affublés de costumes ou la griffe haute-couture croise les haillons des sans-abri. Leur curieux rituel, qui se déroule au rythme de la musique de DJ israéliens (Uri Lichtic et Guy Bahar) s'amusant à mêler les influences (africaines, rock alternatif, espagnoles, bruitsisme, techno), se le dispute entre plaisir et endurance.

Orgasme et structure

Qui est Bertolina? «Bertolina,



GADIDAGON

Les danseurs se déhanchent, affublés de costumes où la griffe haute-couture croise les haillons des sans-abri.

c'est le jus de l'orgasme féminin, mais après, c'est devenu quelque chose de différent, une créature étrangère, ni un homme ni une femme, ni une chose sexuelle, dit-elle. Ça peut aussi être matériel, aérien, comme une lumière intense.»

Tout ce déploiement de forces pulsionnelles nous fait mieux comprendre l'urgence toute naturelle de passer de la danse à la chorégraphie pour l'artiste, qui n'avait pas prévu ce changement de carrière. «C'était là en moi, alors c'est sorti. Je n'ai rien décidé, "ça" a décidé pour moi.» Avec, bien sûr, un bon coup de pouce d'Ohad Naharin.

Celle qui aime insuffler du chaos dans ses œuvres, véritables déferlantes de mouvements bruts, se base pourtant sur un ordre rigoureux, un canevas précis. «J'aime la composition, la structure, les endroits clairs — l'espace, l'air, le calme —, le minimalisme, la musique, le "momentum". C'est ce qui relie toutes mes pièces.»

*Bertolina*, qu'on décrit comme sensuelle et cathartique, a été créée au Festival Montpellier Danse en 2006. Depuis, elle a notamment déplacé une foule de 3000 personnes dans un stade planté dans le désert israélien. Entrée à la Batsheva à l'âge de 17 ans, Sharon Eyal a amorcé son travail chorégraphique en 2001. Ohad Naharin «m'a beaucoup poussée et encouragée», admet-elle. Elle a conçu sept pièces depuis, pour la compagnie principale et pour la plus jeune troupe, le Batsheva Dance Ensemble. Elle a également assisté M. Naharin à la direction artistique de 2003 à 2004.

Le Devoir

■ *Bertolina*, de la Batsheva Dance Company, le 19 novembre au Grand Théâtre de Québec et du 22 au 24 novembre au théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

BAUSCH

SUITE DE LA PAGE 1

Révolution Bausch

Pina Bausch est un monument de la danse. Pionnière de la scène allemande moderne, elle a donné ses lettres de noblesse à la danse-théâtre, après avoir côtoyé le fondateur du genre, Kurt Jooss, directeur de la Folkwang-Hochschule d'Essen. Elle a d'ailleurs dirigé ce théâtre de 1969 à 1973, puis de 1983 à 1989. Entre-temps, elle s'est associée au centre artistique Wuppertaler Bühnen, qui porte aujourd'hui

son nom: Tanztheater Pina Bausch.

Elle a aussi travaillé et étudié aux États-Unis auprès des chorégraphes José Limon, Paul Taylor, Antony Tudor. Son amour de la danse est né dans le restaurant-hôtel de ses parents, où elle observait les clients qui venaient manger et faire la fête après le théâtre. «J'étais toujours en train de danser et de sauter partout. J'ai vite senti que c'était mon langage. Je ne parle pas beaucoup.»

La révolution Pina Bausch arrive vers 1976 lorsque la chorégraphe rompt avec les codes convention-

nels de la danse pour expérimenter de nouvelles formes. «Au début, j'étais de tout planifier, tout prévoir; à un point, j'ai décidé de suivre autre chose sans savoir où ça mènerait.» Elle travaille alors autant avec des danseurs qu'avec des artistes d'autres disciplines, ce qui l'oblige à changer de méthode et d'approche. *Café Müller*, dont on peut voir un extrait dans le film *Parle avec elle*, du réalisateur espagnol Pedro Almodovar (1978), consacre ce changement de cap.

«Il fallait que je trouve une autre façon de travailler, sans partir de phrases gestuelles. Alors je me suis mise à poser des questions aux danseurs. C'était un moment très important parce que je travaille encore comme ça.» De ce foisonnant matériel de départ, elle retient ici et là de petits fragments qui constituent au bout du compte une seule pièce. «J'essaie de trouver un langage pour la vie, commun à tous.»

Cette méthode déteint évidemment sur sa manière de choisir les 30 interprètes de sa compagnie, qui influent chacun à leur manière sur la trajectoire et l'humeur d'une pièce. «Je veux trouver de bons danseurs, d'autres sensibilité et leur humour sont très importants. Si je sais à quoi m'attendre, ça m'ennuie.»

Nouvelle étape

La série sur les villes a débuté à Rome. Invitée à faire une pièce sur la célèbre capitale italienne, Pina Bausch a dans un premier temps pensé que «c'était impossible de raconter Rome, son histoire et tout.

Alors j'ai d'abord refusé». C'est seulement lorsque la chorégraphe a choisi de réaliser des portraits de la cité vue de l'intérieur, en assumant les travers ou les biais que cela pouvait impliquer, que le projet a pris un sens pour elle. «C'était une nouvelle étape pour moi et toute la compagnie parce que ça ouvrait tellement de portes, tellement de choses auxquelles on n'avait jamais pensé. À chaque fois, on avait le désir d'en apprendre davantage sur les lieux, les gens.»

Il y a ensuite eu Palerme, Madrid, Lisbonne. La prochaine création s'inspirera de Santiago au Chili. Istanbul a pris un sens particulier dans ce parcours parce qu'un conflit d'ordre politique opposait la Turquie et l'Allemagne au moment où la pièce a été créée. Mais le processus a finalement démontré que l'art dépasse les frontières et les différends.

«Cette production fut une histoire d'amour incroyable, se rappelle-t-elle. On a pleuré tellement c'était touchant. Il y a un moment dans la pièce — et c'est un des plus beaux souvenirs qu'on a de cette expérience — où une des danseuses montre des photos de sa famille au public, et plus tard tous les danseurs font la même chose. Et soudainement, le public a lui aussi sorti des photos personnelles. Tout le monde s'échangeait les clichés en discutant, c'était merveilleux!»

■ *Néfis* de Pina Bausch, du 23 au 25 novembre au Centre national des arts

Le Devoir

18 textes de théâtre inédits. Plus de 75 comédiens. Des lectures nocturnes. Des rencontres avec les auteurs.

22<sup>e</sup> SEMAINE de la DRAMATURGIE

FAITES PEAU NEUVE DU 27 NOVEMBRE AU 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 2007

LES NOUVEAUX TEXTES  
LES NOUVELLES TENDANCES  
LES VOIX NOUVELLES DE LA DRAMATURGIE QUÉBÉCOISE ET FRANCOPHONE

LA LICORNE

AU THÉÂTRE LA LICORNE  
4559, avenue Papineau

Surveillez le programme au [www.cead.qc.ca](http://www.cead.qc.ca)

Le problème avec moi

OMNIBUS Du 6 au 24 novembre 2007 à 20 heures

De Larry Tremblay // Avec Carl Béchar, Larry Tremblay // Mise en scène Francine Alepin // Décors et éclairages Anick La Bissonnière et Martin Gagné // Costumes Véronique Borboën // Musique Jean-Frédéric Messier

Billetterie. 514.521.4191  
Tarif régulier 28 \$ Étudiant 18 \$

Passports-Théâtre Espace Libre  
3 SPECTACLES pour 48 \$  
5 SPECTACLES pour 75 \$

1945 rue Fullum, Montréal // Frontenac // [www.mimcomnibus.qc.ca](http://www.mimcomnibus.qc.ca)

STÉPHANE CÔTÉ

Sacré talent!

ESPACE MUSIQUE

MONTREAL

Espace Dell'Arte  
6 décembre à 20h

Billets en vente  
Dell'Arte: (514) 490-9613  
[www.admission.com](http://www.admission.com)  
1-877-528-0786

En tournée

Torbonne - Rimouski  
New-Richmond - Petite-Vallée  
Ste-Anne-des-Monts  
Baie-Comeau - Sept-Îles  
L'Assomption - Drummondville  
Ste-Thérèse - St-Hyacinthe  
St-Jean-sur-Richelieu - Québec  
[www.stephancote.com](http://www.stephancote.com)

« Je ne suis pas le seul à le dire : Stéphane Côté devrait être assis à la même table qu'un Michel Rivard, un Boré, voire un Vigneault... »  
Sylvain Cormier - Le Devoir

13 novembre au 8 décembre, 20 h

1371, rue Ontario est  
Billetterie (514) 526-6582  
Admission (514) 790-1245

FRANZ KAFKA Le Groupe de la Veillée

LA MÉTAMORPHOSE

COMPLÈT LES 20, 21, 22 ET 27 NOVEMBRE

ON JOUE AU [PROSPERO]!

Conception et mise en scène  
Oleg Kisseliov

avec  
Jean-François Casabonne  
Caroline Binet  
Ginette Chevalier  
Claude Lemieux  
Claire Gagnon  
Gaëtan Nadeau  
Éclairages  
Mathieu Marcil

laveillee.qc.ca

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ, LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE

Les 6<sup>es</sup> Sommets du cinéma d'animation

# Toujours plus haut, toujours plus beau

ANDRÉ LAVOIE

Non seulement la tradition se renouvelle, mais elle se bonifie, attirant un public jeune, curieux, avide de couleurs éclatantes et de formes étonnantes. Vous désirez savoir tout ce qui a animé le petit monde du cinéma d'animation au cours de la dernière année? Pour la sixième année consécutive, la Cinéma-thèque québécoise, en collaboration avec l'organisme Antitube de Québec, a concocté un voyage vers les Sommets, ceux d'un cinéma qui se moque des barrières de langues et des limites des plateaux de tournage: marionnettes, pixels, photographies, papier découpé ou cellulés, toutes les techniques sont bonnes pour recréer un monde qui n'appartient qu'à lui, et lui seul.

Répartis sur deux programmes présentés pendant deux jours, d'abord au Musée de la civilisation à Québec (les 17 et 18 novembre) et la semaine suivante à Montréal à la Cinéma-thèque (les 23 et 24 novembre), les Sommets du cinéma d'animation offrent un total de 22 petits bijoux qui ont fait les belles soirées des festivals d'Annecy, d'Ottawa et de Cannes, entre

Toutes les techniques sont bonnes pour recréer un monde qui n'appartient qu'à lui, et lui seul

autres. Si certains nous arrivent auréolés de prix (le plus scintillant de tous étant le sublime *Madame Tutli-Putli*, de Chris Lavis et Maciek Szczerbowski, une production de l'ONF), d'autres gagneront vite la palme des cœurs. Et comme plusieurs cinéastes adoptent la manière scabreuse ou macabre pour

dépeindre le monde qu'ils ont sous les yeux, ou dans leur imaginaire, les spectateurs apprécieront davantage le panorama s'ils sont majeurs, vaccinés et croient que l'animation ne se résume pas qu'à Hanna-Barbera. D'ailleurs, ceux dont l'enfance a été bercée par leurs cartoons — c'est mon cas, on ne choisit pas toujours son époque... — auront suffisamment de mémoire pour rigoler devant *Battle of the Album Covers*, de Rohitash Rao et Abraham Spear. Au

temps glorieux du vinyle et du rock, les pochettes affichaient une outrance aujourd'hui disparue et que les deux cinéastes détournent pour en souligner le ridicule: Metallica, Madonna et Iron Maiden passent un mauvais quart d'heure pendant qu'on rigole ferme.

Le détournement de sens est également pratiqué avec brio par le cinéaste belge Éric Ledune,



Madame Tutli-Putli, de Chris Lavis et Maciek Szczerbowski, est une production de l'ONF

dont le film est un événement exceptionnel de techniques (animation d'objets, pixillation, dessins sur papier, etc.). Dans *Do-It-Yourself*, dont l'ironie glace parfois le sang, un narrateur plutôt jovial fait la lecture des techniques de torture les plus sophistiquées, celles utilisées par la CIA en Amérique latine pour faire parler les fauteurs de troubles, et surtout leurs familles. En utilisant des poissons comme cobayes, le cinéaste semble prendre le contenu de ce «guide» à la légère,

mais c'est pour mieux montrer la cruauté de ceux qui l'ont rédigé... Claude Cloutier, celui dont je me régaleais adolescent de ses bandes dessinées dans le magazine *Croc* (*Dieu Ouellette*, *La Légende de Jean-Guy*), préfère détourner des contes de fées dans *Isabelle au bois dormant*, retrouvant la même fébrilité qui avait fait le succès de *Du big bang à mardi matin* (2000). Quand une belle princesse n'arrive pas à sortir d'un profond sommeil, même le prince char-

mant appelé à la rescousse n'y peut rien; dans le monde de Cloutier, aucune seconde ne se perd... et tout se transforme dans un délire absurde et délicieux.

Si plusieurs films donnent une idée assez juste de l'état de notre monde, ne brillant pas toujours par leur optimisme (*Cold Calling*, de Nick Mackie, *Mauvais temps*, de Jean-Loup Felicioli et Alain Gagnol, *The Tourists*, de Malcolm Sutherland), d'autres s'amuse à en recréer de nouveaux, superbes déballages de formes insolites, d'atmosphères envoûtantes. C'est ce qui se dégage de manière délibérément électrisante dans *Energie!*, de l'Allemand Thorsten Fleisch. Le cinéaste utilise une décharge de 30 000 volts, rien de moins, sur du papier photographique pour livrer un film aluminé, dans tous les sens du terme. Et on retrouve ce même sentiment de vertige devant un territoire inconnu dans *Bildfenster / Fensterbilder*, une autre réussite allemande, de Bert Gottschalk. Avec un matériel que certains jugent préhistorique (la pellicule 8 mm), il manipule des images de buildings, les plus tristes et les plus anonymes, pour construire un paysage urbain qui ne ressemble à aucun autre.

Preuve du succès de ces Sommets pas comme les autres, d'autres activités se greffent aux

deux programmes proposés. C'est ainsi que les admirateurs de l'œuvre irrévérencieuse de Claude Cloutier pourront faire quelques arrêts sur image à la Cinéma-thèque, puisqu'une exposition est consacrée aux dessins de son plus récent film, question de prolonger le plaisir vécu dans la salle. À Québec, le mouvement Kino va inviter les kinoïtes en herbe à tourner, comme toujours à la vitesse de l'éclair, un film d'animation. Même si quelques réalisateurs des diverses cellules Kino ont déjà exploré les possibilités de l'image animée, ce Kabaret Kino, présenté le dimanche 18 novembre à 18h30, sera entièrement consacré aux héritiers possibles de Norman McLaren. Certains d'entre eux atteindront peut-être, et plus vite qu'on ne le croit, de nouveaux sommets...

Collaborateur du Devoir

**LES 6<sup>ES</sup> SOMMETS DU CINÉMA D'ANIMATION**  
À Québec, les 17 et 18 novembre au Musée de la civilisation  
Pour information: [www.antitube.org](http://www.antitube.org)  
À Montréal, les 23 et 24 novembre à la Cinéma-thèque québécoise  
Pour information: [www.cinema-theque.qc.ca](http://www.cinema-theque.qc.ca)

MÉDIAS

## Les frontières de la télé-réalité

La télé-réalité a permis de retrouver une partie du public jeune, particulièrement les 18-24 ans

PAUL CAUCHON

Selon le dernier rapport hebdomadaire d'audience de BBM, *Occupation double* à TVA rejoint 1,6 million de téléspectateurs. L'émission n'est dépassée que par *Le Banquier*. Les différentes éditions de ces deux émissions occupent d'ailleurs cinq des dix premières places des émissions les plus écoutées.

Le gala *Loft Story* du mercredi soir, lui, à TQS, rejoint près d'un million de téléspectateurs. Les différentes éditions de *Loft Story* sont les seules émissions de TQS à apparaître dans la liste des 30 émissions les plus écoutées. Cette émission sauve littéralement la chaîne ces temps-ci, qui a sa part de problèmes financiers.

Aux États-Unis, l'émission la plus écoutée la semaine dernière était *Dancing with the Stars* sur ABC (17,7 millions d'auditeurs), sorte de *Match des étoiles*. Est-ce une télé-réalité ou un concours de vedettes? Une grosse émission de variétés utilisant certaines recettes de la télé-réalité?

Les frontières s'estompent, on ne sait plus trop comment définir ce qu'est exactement une télé-réalité. Luc Dupont, lui, tente de faire le tour de la question. Dans un essai court mais dense et intéressant, ce professeur de communications à l'Université d'Ottawa tente de faire le tour du phénomène sous tous ses aspects, tant sociologique, psychologique qu'économique. L'axe principal de sa ré-

flexion: la télé-réalité a changé notre manière de regarder la télévision, et son modèle d'affaires illustre les nouveaux liens qui existent entre les médias écrits et électroniques, mais aussi les phénomènes de convergence particuliers aux nouveaux médias.

**Gestation du genre**

Dupont retrace la longue gestation du genre, qui a emprunté à plusieurs formules et qui puisait d'abord dans une certaine tradition du documentaire pour rapidement, dans les années 80, emprunter la voie de la reconstitution dramatique (rappelez-vous les premières émissions «criminelles» du genre *Cops* sur Fox ou *Rescue 911* sur CBS). En même temps se développait aux États-Unis la pratique des confessions impudiques à la télé, immortalisée par les affreux talk-shows de Jerry Springer.

Toutefois, une des étapes les plus importantes fut vraiment *The Real World*, lancé sur MTV en 1992, une émission qui regardait des jeunes vivre dans une maison ou un appartement. Car le style de cette émission a préparé toute une génération au langage de la télé-réalité: accent mis sur l'aspect dramatique et les conflits, caméra à l'épaule, montage serré, omniprésence des caméras et des micros, et, bien sûr, présence des jeunes eux-mêmes à l'écran.

Puis, se sont rapidement placés certains éléments communs à toutes les émissions, par exemple

le retour sur les événements de la semaine précédente, un défi ou une compétition, un vote final avec participation du public.

Le genre a connu une telle popularité qu'il se décline maintenant en de nombreuses sous-catégories, énumérées par Luc Dupont: le concours d'élimination, les émissions de rencontres, le docu-soap, le concours de talent, le concours de transformation ou d'amélioration, l'observation de célébrités, et ainsi de suite! Luc Dupont, lui, tente de résumer tout ça en deux grands genres: il y a celui où l'on crée un univers pour les concurrents, dit-il, comme *Survivor*, et il y a celui où l'on braque les caméras pour regarder les gens vivre chez eux, comme *The Osbournes* ou *Michelle Richard*.

Sur la fascination exercée par la télé-réalité, tout semble avoir été dit, et ce livre se contente de résumer toutes les critiques ou les ob-

servations qui ont été faites au fil des ans: l'obsession du vedettariat, le voyeurisme, l'identification,

l'évasion, le pouvoir que le téléspectateur obtient en votant, etc.

Mais l'impact de la télé-réalité sur l'industrie télévisuelle, particulièrement son impact économique, me semble plus intéressant, peut-être parce qu'on en parle moins.

Car la télé-réalité est née exactement au moment où l'industrie de la télévision connaissait une crise: la multiplication des chaînes et la concurrence des nouveaux médias entraînaient une baisse des revenus publicitaires et une baisse d'audience, en même temps que les coûts de production de la télé augmentaient. La télé-réalité s'est rapidement imposée comme une production plus économique que la grosse fiction, une production où règnent d'ailleurs en maîtres le placement de produit et la commandite.

Luc Dupont tente de faire le tour du phénomène sous tous ses aspects

**Retrouver un public jeune**

C'est aussi le premier grand genre télévisuel qui joue à fond le nouvel univers médiatique, ce qui est très bien illustré chez nous par les productions de Quebecor comme *Star Académie* et *Occupation double*. On ne parle plus ici d'une simple émission, mais bien d'un concept global décliné autant à la télé que dans les journaux et sur la une des magazines populaires appartenant au groupe, où Internet joue un rôle fondamental en faisant payer l'usage pour lui proposer des contenus exclusifs. «C'est une programmation qui s'adresse aux auditoires comme s'ils étaient des consommateurs plutôt que des citoyens», rappelle Luc Dupont.

Mais il y a plus. Car devant la baisse d'audience des réseaux traditionnels, la télé-réalité a permis de retrouver une partie du public jeune, particulièrement les 18-24 ans. C'est le premier phénomène télévisuel, avec le vidéoclip, totalement adapté à la génération des X et des Y, écrit Dupont, pour qui,

pour exister, il faut être vu à la télévision, pour qui la culture de la caméra est fondamentale et pour qui les principaux modèles de référence sont le vedettariat.

On remarque que depuis deux ans le genre s'emballe s'essouffler, alors que les grandes émissions de fiction ont tendance à revenir en force, y compris aux États-Unis. Luc Dupont, lui, soutient que la télé-réalité est là pour durer. D'abord à cause de liens qui unissent «convergence, marketing et divertissement», dit-il, mais aussi parce que c'est un produit «totalément adapté à la nouvelle réalité médiatique et culturelle du XXI<sup>e</sup> siècle».

Le Devoir

**TÉLÉRÉALITÉ**  
QUAND LA RÉALITÉ EST UN MENSonge  
Luc Dupont  
Presses de l'Université de Montréal  
Montréal, 2007, 128 pages

**Tangente**  
74 directions de Christiane Bourget  
22, 23, 24 novembre à 19h30 et 25 novembre 2007 à 16h  
Intrusion de Nathalie Lebel du collectif Cassiopée danse  
ZONES

PARIS OTTAWA LONDRES NEW YORK  
« La pièce tout entière allie avec brio café-théâtre, humour et chorégraphie inventive. »  
Centre National des Arts  
**EN EXCLUSIVITÉ CANADIENNE**  
AU CENTRE NATIONAL DES ARTS  
**PINA BAUSCH**  
TANZTHEATER WUPPERTAL  
Nefés  
Achetez vos billets sans tarder!  
23-25 novembre 2007  
Visitez [www.nac-cna.ca/danse](http://www.nac-cna.ca/danse) pour plus de détails  
OTTAWA CITIZEN  
HEURES D'OUVERTURE DE LA BILLETTERIE DU CNA  
TARIFS ET FORFAITS  
BUZZ endirect  
(613) 755-1111  
ticketmaster.ca

La renaissance des arts chinois divins  
新唐人全球華人新年晚會  
**CÉLÉBRATION**  
DU NOUVEL AN CHINOIS  
Réservation  
Place des Arts  
175, Sainte-Catherine Ouest, Montréal  
514 842-2112 / 1 866 842-2112  
www.pda.qc.ca  
Réseau Admission  
514 790-1245 www.admission.com  
NTDTV Montréal  
514 392-0943  
shows.NDTV.com  
Tous nouveaux spectacles!  
Complet en 2007  
Achetez vite vos billets pour 2008!  
Du 15 au 17 janvier 2008  
Mardi 15 janvier, 19 h 30  
Mercredi 16 janvier, 14 h 30 et 19 h 30  
Jeudi 17 janvier, 19 h 30  
38 \$, 48 \$, 68 \$, 88 \$, 108 \$, 128 \$, 158 \$  
Rébais pour les groupes, les aînés et les étudiants  
Théâtre Maisonville Place des Arts  
514 842-2112 / 1 866 842-2112  
www.pda.qc.ca

## CULTURE

JAZZ

## Basie en noir et blanc

SERGE TRUFFAUT

Il y a une quinzaine de jours, on vous a signalé la publication d'une série de DVD consacrée à Dexter Gordon, Duke Ellington, John Coltrane et d'autres figures de proue du jazz. Aujourd'hui, on veut vous entretenir d'une autre série de films intitulée *The Storyville Films*, que distribue Naxos.

A l'origine de cette série, il y a un Danois. Son nom? Karl Emil Knudsen. Si on évoque ce personnage c'est pour la bonne et simple raison qu'il avait la fibre historique, voire archéologique. Et ce, dès la création de l'étiquette Storyville dans les années 50.

On souligne cet aspect du dossier parce que, parallèlement à la production de 33 tours, il s'est mis en tête d'acquiescer les droits sur des bouts de films se distinguant par leur valeur documentaire. Après quoi, il a acheté les droits sur des spectacles filmés au cours des années 90.

En clair, Storyville propose aujourd'hui un show du violoniste Stéphane Grappelli, du pianiste, l'immense pianiste Kenny Drew, sans contredit un des musiciens de jazz encore trop sous-estimés, ainsi que des DVD qui sont en fait une addition de clips, comme on dit aujourd'hui, réalisés dans les années 30 et parfois dans les années 40.

On l'aura deviné, ce sont ces derniers qui se caractérisent par leur dimension historique. Dans le volume 1 d'*Harlem Roots - The Big Bands*, on voit les jeunes Duke Ellington et Count Basie, l'inénarrable Cab Calloway, le trop oublié Lucky Millinder et quelques autres messieurs ayant le souci de l'élégance tous azimuts. Un vrai régal. On en dira autant de *The Big Bands - Volume 1 - The Soundies*, qui regroupe une ribambelle de films brefs mettant en vedette les «p'tits Blancs», les Stan Kenton, Claude Thornhill et autres chefs d'orchestre qui faisaient danser le Tout-Hollywood.

restons-y. Le label allemand SPV a eu l'idée de produire un DVD mettant en vedette le guitariste et chanteur Dave Kelly ainsi que l'harmoniste et chanteur Paul Jones, par ailleurs membres du Blues Band. Le titre: *An Evening With* que distribue Fusion III.

De ce côté-ci de l'Atlantique, ils sont peu, trop peu connus. Encore que... Mettons que leur histoire mérite de commencer par «il était une fois». Il était donc une fois des jeunes *British* fous de blues, de jazz, qui pour s'évader de la monotonie ambiante, celle des années 50, fondèrent des dizaines de groupes. Parmi eux, Manfred Man qui connaîtra la fortune, la célébrité, avec les *Dadou Ronron*, *Ha Ha Said The Clown* et autres ritournelles qui faisaient dandiner la jeunesse.

Mais voilà, comme l'explique Jones dans ce DVD, ce que ses camarades et lui appréciaient avant tout, c'était d'enregistrer du blues. Et alors? Il se retrouvait toujours sur le *B-Side*. Autrement dit, il était cantonné sur le côté de l'indifférence. Après avoir sabordé leur groupe, ils ont décidé de prendre leur revanche en fondant en 1979 une formation dont le nom propre en dit long sur leur frustration passée: The Blues Band.

Depuis lors, ils ont produit une flopée d'albums aux qualités indéniées et ce DVD réalisé à deux. Ce DVD tout en acoustique nous permet de souligner que, de tous les guitaristes *british* versés dans le blues, Dave Kelly est comme Kenny Drew: le grand oublié. Pourtant, on vous l'assure, son style est celui d'un homme de goût, surtout à la slide. Paul Jones? Son sens de la ponctuation à l'harmonica et au chant est unique parce que très personnel.

Qui plus est, ces musiciens ont eu ceci d'intelligent qu'ils ont intercalé entre un classique Robert Johnson et un de Charlie Patton leurs propres compositions. Le tout est aussi agréable qu'éminemment sympathique.

Tant qu'à être dans le cinéma,

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE

## Dmitri Hvorostovski, ambassadeur de toute la musique russe

CHRISTOPHE HUSS

C'est une vedette internationale du chant qui vient rendre visite au Québec, samedi prochain à la salle Wilfrid-Pelletier à Montréal et lundi 26 novembre au Grand Théâtre de Québec. Dmitri Hvorostovski est, depuis une quinzaine d'années, le grand baryton russe que toutes les scènes s'arrachent. Son incarnation d'Eugène Onéguine a fait le tour de l'Amérique du Nord l'hiver dernier, lors de la retransmission en direct du Metropolitan Opera dans les cinémas. Cette fois, il chantera des perles du répertoire russe, classique et populaire.

Un jour à Paris, un autre au Mexique, un troisième au Québec: la tournée entamée par Dmitri Hvorostovski, l'Orchestre de chambre, l'Académie chorale de Moscou et le chef Constantin Orbelian est une opération d'envergure.

Hvorostovski est évidemment la vedette de ce spectacle itinérant. On ne voit que lui sur les affiches. C'est de bonne guerre, puisqu'il a fait forte impression précédemment à Montréal, par exemple en 1998 où il avait chanté à Lanaudière les *Chants et danses de la mort* de Moussorgski sous la direction de Charles Dutoit, un concert filmé et enregistré par Radio-Canada et disponible en DVD sur étiquette VAL.

## Le combat des barytons

Né en 1962 à Krasnoyarsk, en Russie, dans une famille de scientifiques, Hvorostovski a étudié le chant dans sa ville natale. C'est là aussi qu'il a fait ses débuts à l'opéra. Il s'est ensuite distingué lors de divers concours en Russie. Le lancement international de sa carrière fut spectaculaire et eut lieu lors d'une mémorable édition du concours Singer of the World de Cardiff, où il s'était inscrit à l'instigation de la grande chanteuse Irina Arkipova, présidente du jury du Concours Glinka qui l'avait couronné.

À Cardiff, en 1989, se retrouvaient en finale face à face le Gallois Bryn Terfel et Dmitri Hvorostovski! Ce mytique «duel des barytons» fut remporté par le Russe. Oui, les deux plus grands barytons révélés dans ces vingt-cinq dernières années eurent à se me-

surer lors du même concours, à l'issue duquel Bryn Terfel repartit avec un «prix d'interprétation de la mélodie» sous le bras!

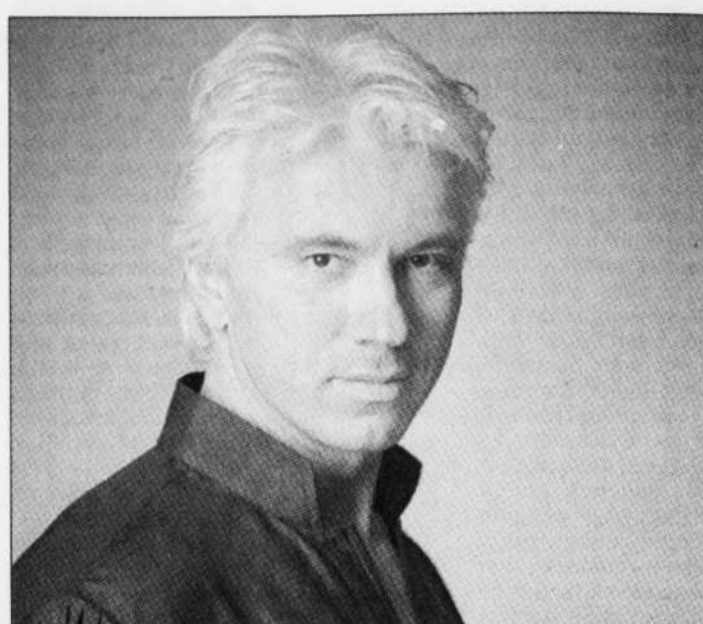
Les débuts de Hvorostovski en Europe de l'Ouest ont été placés sous le signe de Tchaïkovski, avec *La Dame de pique* à Nice et *Eugène Onéguine* à Venise. Le baryton russe a ensuite effectué ses débuts à Covent Garden en 1992, au Met en 1995, et s'est produit partout dans le monde. Ses apparitions sont très scrupuleusement choisies. Cette saison, à l'opéra, il chantera à New York dans *Un bal masqué*, puis à Londres dans *La Traviata*, à Chicago dans *Eugène Onéguine* et à Paris dans *Don Carlos*. Un point, c'est tout.

## Russie profonde

Évidemment, dans le cadre de cette tournée, Dmitri Hvorostovski chantera les airs célèbres des opéras de Tchaïkovski. Mais le cœur du programme est tout autre. Comme Hvorostovski le décrit en entrevue au *Devoir*, la première partie se veut «un écho de la Russie profonde, un répertoire vraiment inconnu du monde occidental». Le mélange entre opéra et musique sacrée est voulu: «J'ai inclus dans ce programme la musique liturgique orthodoxe que j'ai chantée il y a très longtemps, avec mes professeurs, et que j'ai dirigée en tant que chef de chœur». Tout cela, même si le baryton avoue ne pas être religieux lui-même.

Hvorostovski sera accompagné par un chœur de jeunes chanteurs âgés de 17 à 22 ans. La star ne tarit pas d'éloges à leur égard: «Ils produisent un son brillant et frais, incomparable avec celui des chœurs professionnels.» Il faut dire qu'en Russie la révolution chorale observée en Occident depuis vingt-cinq ans n'a pas encore vraiment eu lieu: les œuvres chorales profanes et sacrées continuent d'être massacrées par des voix lourdes et hétérogènes éreintées par l'opéra, comme en témoigne la récente catastrophe de *Symphonie* de Beethoven sous la direction de Mikhaïl Pletnev (disque DG).

La seconde partie du concert sera composée de romances russes et de chants populaires, ce



Dmitri Hvorostovski

ASKONAS HOLT

qui permettra, aux yeux de Hvorostovski, «un véritable voyage dans tout l'univers de la musique russe». Constantin Orbelian, le chef, est natif de San Francisco. Fils de parents russe et arménien, il a commencé sa carrière comme pianiste prodige avant de devenir chef. Hvorostovski le considère comme un véritable surdoué, capable de «tout diriger, de la musique de film à l'opéra», et pense que tous les protagonistes de ce spectacle sont de véritables «ambassadeurs de la musique russe, de ce pays auquel nous appartenons, même si, pour ma part, j'ai vécu longtemps loin de ce pays».

Actuellement, le chanteur qui a connu tous les succès prend beaucoup de plaisir à chanter *Simon Boccanegra* de Verdi, «le rôle de rêve pour tout baryton». Il abordera bientôt Iago dans *Otello* et Ernani dans l'opéra du même nom, toujours de Verdi.

Quant à *Boris Godounov*, dont il chante le monologue dans son nouveau récital, *Heroes and Villains*, le rôle (trop grave) n'est évidemment pas pour lui sur scène, mais il pense pouvoir l'incarner au cinéma. On subodore qu'un projet est dans l'air — «rien n'est fait», dit-il — mais Hvorostovski reste dubitatif quant à sa

faculté de dégager trois mois dans son emploi du temps pour tourner un film. Un emploi du temps quasiment bouclé jusqu'au milieu de l'année 2012...

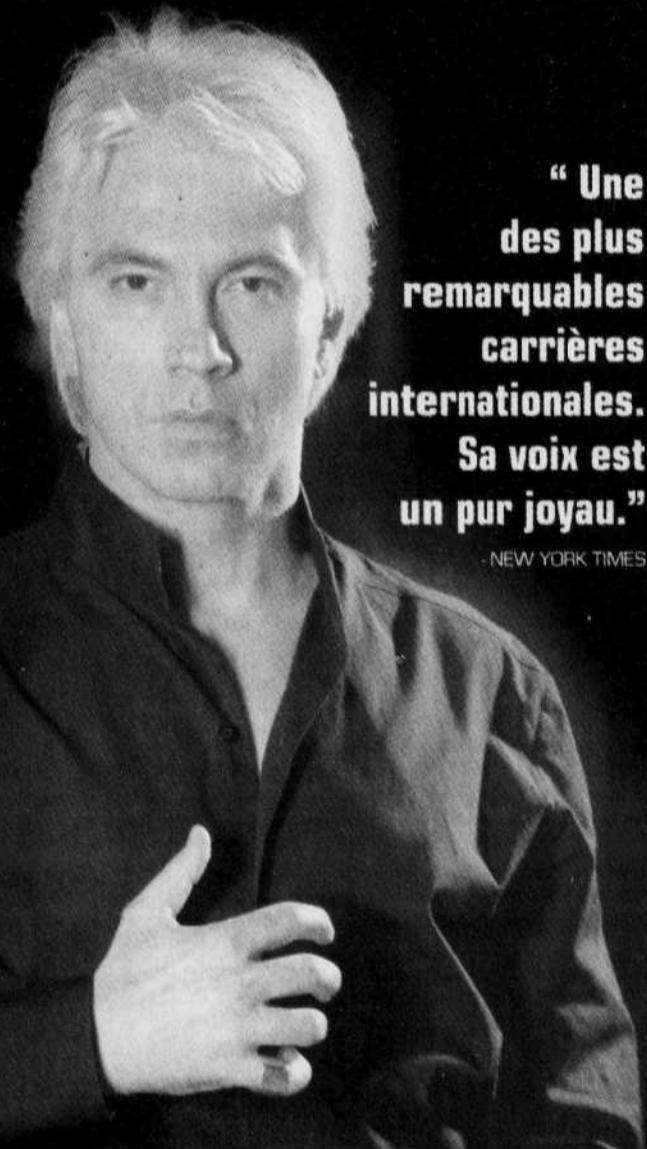
Collaborateur du Devoir

## DMITRI HVOROSTOVSKI

Chants russes liturgiques russes de Borntianski, Tolstyakov, Arkhangelski et Chesnokov. Airs d'opéra de Rimski-Korsakov et Tchaïkovski. Avec l'Orchestre de chambre de Moscou et l'Académie chorale de Moscou, dir.: Constantin Orbelian. Chansons populaires russes (avec l'ensemble folklorique The Style of Five). A la salle Wilfrid-Pelletier, samedi 24 novembre à 20h. Au Grand Théâtre de Québec, lundi 26 novembre à 20h. Réservations: 514 842-2112 et 514 790-1245 (Montréal) ou 418 643-8131 (Québec). Concert du chœur seul à Québec, le 25 novembre à 20h, avec les Vêpres de Rachmaninov sous la direction de Victor Popov. En CD: à paraître le 4 décembre Heroes and Villains chez Delos (distr. SRI).

## DMITRI HVOROSTOVSKY

Un des plus célèbres barytons au monde



«Une des plus remarquables carrières internationales. Sa voix est un pur joyau.»

NEW YORK TIMES

L'art de la musique vocale russe avec l'Orchestre de chambre de Moscou, l'Académie d'art vocal de Moscou, Constantine Orbelian, Direction

Samedi, 24 novembre 2007, 20h00

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

Show One Entertainment présente Show One Productions Inc. LE DEVOIR

www.showoneproductions.ca

## PLUME

SUITE DE LA PAGE E 1

prendre du temps à sécher parce qu'elle en beurre un pot de peinture. Alors qu'une chanson comme Pas de quartier! [craquant exercice de style façon La Bolduc, à propos des accommodements raisonnables], c'est direct à la plume pis à l'encre de Chine. Il y a des tonnes, un peu chronique sociale [notamment La Vie en vers, pochade féroce ironique à propos de la paranoïa du terrorisme] qui sont faites plus sur le vif, au crayon ou au fusain. Et il y a le Migratoire, qui a un climat plus aquarelle, avec des taches de couleurs qui s'étendent.»

Plume creuse l'analogie, décidément parlante. «C'est ma façon de fonctionner. L'âge où l'on... c'est une peinture à l'huile, elle va

prendre du temps à sécher parce qu'elle en beurre un pot de peinture. Alors qu'une chanson comme Pas de quartier! [craquant exercice de style façon La Bolduc, à propos des accommodements raisonnables], c'est direct à la plume pis à l'encre de Chine. Il y a des tonnes, un peu chronique sociale [notamment La Vie en vers, pochade féroce ironique à propos de la paranoïa du terrorisme] qui sont faites plus sur le vif, au crayon ou au fusain. Et il y a le Migratoire, qui a un climat plus aquarelle, avec des taches de couleurs qui s'étendent.»

## LES VIOLONS DU ROY DANS DEUX SEMAINES



## LE MAGNIFICAT DE BACH

AVEC LA CHAPELLE DE QUÉBEC

MARDI 4 DÉCEMBRE, 20H

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE - MONTRÉAL

EN PRÉLUDE À NOËL, UN CONCERT GRANDIOSE avec les voix de Karina Gauvin, Frédéric Antoun, Matthew White, Joshua Hopkins et La Chapelle de Québec, et avec la participation spéciale du trompettiste Niklas Eklund dans le *Magnificat* de J.S. Bach.

Également au programme, le *Te Deum* de Dettingen de Handel. Direction: Bernard Labadie

Dans le cadre du festival Bach ESPACE MUSIQUE 100.7

NOUVEAU! Tarif 29 ans et moins: 12,50 \$

\*Frais de service en sus, avec paiement à l'appel.

LES VIOLONS DU ROY  
LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
BERNARD LABADIE

violonsduroy.com

Articulée

514 844-2172

1 866 844-2172

PARTENAIRES DE SAISON À MONTRÉAL

MONTRÉAL'S SEASON PARTNER

SSQ Groupe financier

Québec

VILLE DE QUÉBEC

MUSIQUE

LE DEVOIR

2007-2008

## Clavecinconcert

14<sup>e</sup> SAISON

LUC BEAUSÉJOUR, DIRECTEUR ARTISTIQUE



J.S. BACH

L'ANNÉE LITURGIQUE LUTHÉRIENNE

ARIAS POUR SOPRANO ET CHORAUX POUR ORGUE

23 novembre 2007, 20h

Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

Shannon Mercer, soprano  
Washington McClain, hautbois  
Nicole Trotier, violon  
Amanda Keesmaat, violoncelle  
Luc Beauséjour, orgue positif

Entrée simple: 28 \$

Étudiants à temps plein (moins de 25 ans): 10 \$

Réservations ou renseignements

514-748-8625 ou www.clavecinconcert.org

Concert des arts

Québec

Conseil des Arts

du Canada

Canada Council

for the Arts

ONDES DES ARTS

DE MONTRÉAL

99.2

**Constantinople**  
extase et mysticisme de la musique persane

# MUSIQUE

**Cercles Migrants**  
LUNDI 19 NOV - SALLE PIERRE-MERCURE  
514.987.6919

MUSIQUE CLASSIQUE

## Les monuments de la musique, selon Kent Nagano

Peu avant son départ de Berlin, Kent Nagano a mené à bien un projet multimédia: documenter six chefs-d'œuvre de la musique classique en DVD. Cette collection, publiée par Arthaus et distribuée au Canada par Naxos, vient d'être menée à son terme.

CHRISTOPHE HUSS

Je n'en démordrai pas: depuis près de vingt ans d'écoute et d'analyse des réalisations discographiques de Kent Nagano, sa vision, son emprise intellectuelle et musicale sur la *Symphonie alpestre* de Richard Strauss est le plus grand accomplissement musical que j'ai entendu de sa part. J'avais été estomaqué lorsqu'il avait dirigé cette œuvre à Montréal. J'ai retrouvé cette ferveur, cette frénésie vitriolée alliée à une lisibilité transcendante dans le sixième et dernier volume de Monumente der Klassik, la série de DVD conçus avec celui qui était à l'époque le chef du Deutsches Symphonie-Orchester Berlin.

### Un modèle éprouvé

Les six compositions choisies par Kent Nagano sont la *Symphonie Jupiter* de Mozart, la *Symphonie héroïque* de Beethoven, la *Symphonie rhénane* de Schumann, la *4<sup>e</sup> Symphonie* de Brahms, la *8<sup>e</sup> Symphonie* de Bruckner et la *Symphonie alpestre* de Strauss.

Chaque DVD est composé d'une partie documentaire et de la présentation en concert de l'œuvre. Nous vous avons déjà présenté en juillet les deux premiers DVD de la série: Beethoven et Mozart. Depuis cet article, nous avons avisé l'éditeur d'un léger décalage entre le son et l'image dans le concert de la *Symphonie Jupiter* de Mozart. Ce défaut a été corrigé à présent dans les DVD actuellement sur le marché: vérifiez si vous avez la bonne version.

Il y a des constantes dans la réalisation de ce projet, dont les concerts avaient été, avant cela, proposés en téléchargement gratuit par l'orchestre et la radio de Berlin. Le fondement est l'enregistrement de concert. Il s'agit donc davantage de concerts introduits par un documentaire que de documentaires musicaux approfondis, illustrés ensuite par un concert.

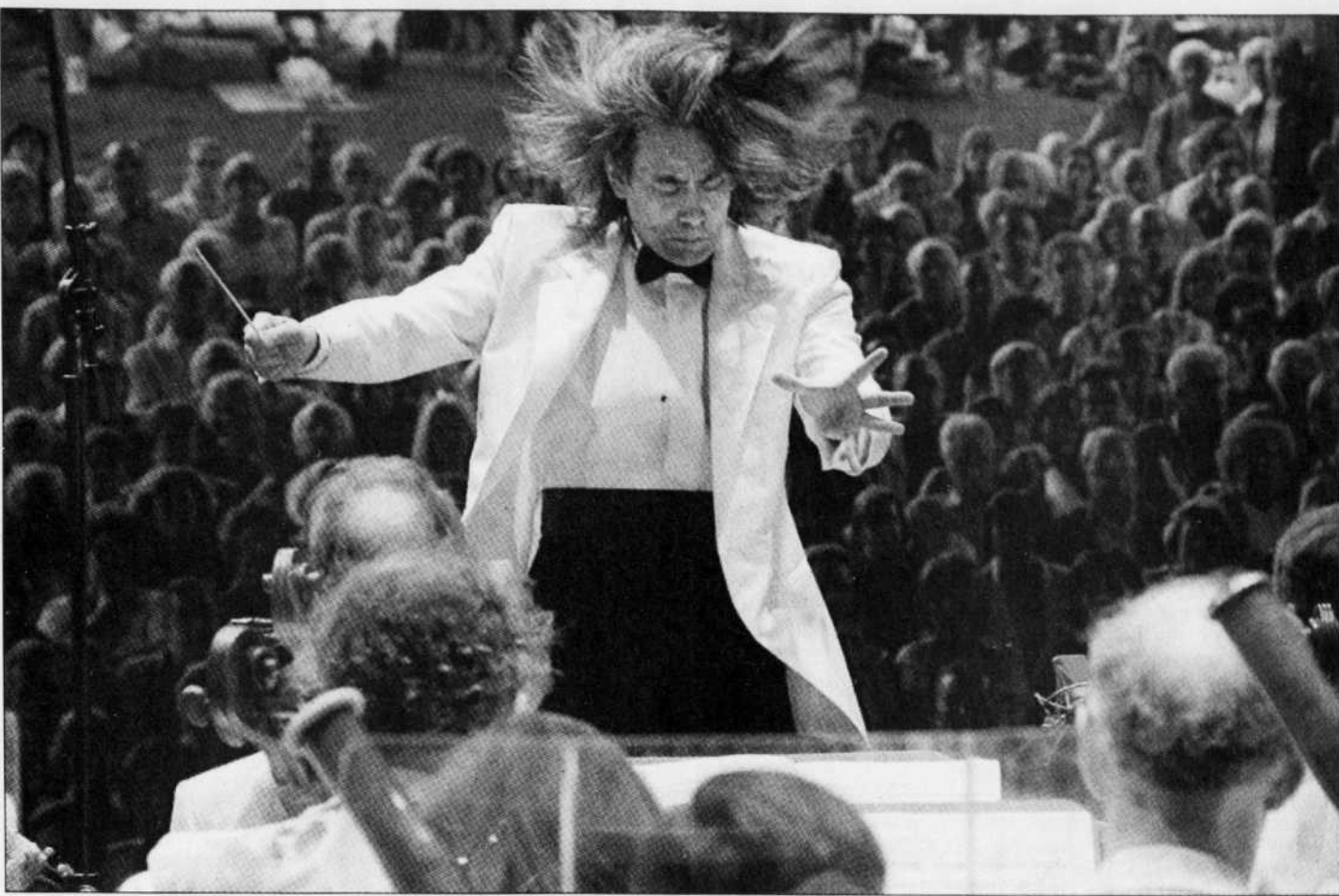
La considération est de taille, car elle distingue ce que j'appellerais un «concert avec bonus» d'un vrai documentaire musical, comme peut l'être le remarquable *What the Universe Tells Me*, sur la *3<sup>e</sup> Symphonie* de Mahler (VAI), dans lequel le concert n'est qu'une illustration d'une explication approfondie du sujet.

Sans que cela soit forcément une critique, la partie documentaire de Monumente der Klassik se limite à proposer quelques pistes pour une écoute un peu plus éclairée. Les extraits du concert y prennent une (trop) large place, de sorte que les développements intellectuels restent limités. Parmi les inserts documentaires, on trouve des entrevues avec Kent Nagano, de bien trop rares extraits de répétitions, quelques réflexions de musiciens et des bribes de dessins animés un peu kitsch mettant en scène les compositeurs.

Majoritairement, on reste assez au raz des pâquerettes, mais c'est mieux que rien. Pour ma part, ce sont surtout les réflexions des musiciens, détaillant telle ou telle difficulté d'exécution, qui ont réveillé mon intérêt.

### Préméditation

Cette mécanique bien huilée au niveau du commentaire est



Kent Nagano au Festival international de Lanaudière en juillet dernier.

une constante à tous les niveaux du projet. Chaque DVD est ainsi caractérisé par une couleur qui habille aussi, par l'entremise des éclairages, la Philharmonie de Berlin pendant le concert. De même, un buste du compositeur concerné est présent un peu partout.

Ceci atteste du fait que tout a été bien pensé et prémédité, et cela vaut aussi pour la réalisation visuelle et sonore. Cette dernière est particulièrement impressionnante, avec des pistes DTS très efficaces qui rendent très bien, et avec une dynamique impressionnante, le son d'un orchestre dans la Philharmonie de Berlin. On évolue à cent coudées au-dessus de la qualité des captations des disques EMI de Simon Rattle dans le même lieu et les mêmes circonstances.

La manière de filmer est plus discutable et répond à une tentation très germanique de vouloir créer un «événement visuel» en

plus de l'événement musical. La scène est parfaitement éclairée, la définition, exceptionnelle et les images, très belles en soi. Les caméras osent des gros plans extrêmes et des effets de travelling. On peut être impressionné, mais on peut aussi se montrer très dérangé par cette subjectivité très intrusive, d'autant que le montage est trop nerveux. Je suis très réticent devant cet activisme visuel, qui a peur du temps et d'un vide qui n'existe même pas.

### Le choix

Le petit chef-d'œuvre interprétatif qu'est la *Symphonie alpestre* souffre particulièrement de cette mise en images agitée qui devient parfois quasiment frénétique. Dans l'épisode de l'orage, Richard Strauss dit tout; on n'a pas besoin d'y ajouter les états d'âme ou des angoisses existentielles de la réalisatrice Ellen Fellmann.

On conseillera tout de même

cette *Alpensymphonie* s'il n'était un gros «bug» technique: le changement de couche du DVD (ou une erreur de montage) entre le numéro 2 et le numéro 3 de la partition (vers 5'40), avec

pour conséquence une saccade dans l'image et un trou d'une seconde dans la continuité sonore. C'est dommage, très dommage. Les trois autres œuvres n'apparaissent toutes plus intéressantes que les volumes Mozart et Beethoven publiés précédemment. Pour la partie documentaire, les commentaires sur Strauss et Schumann me sont apparus comme les plus pertinents.

Musicalement, Kent Nagano maîtrise évidemment bien les œuvres choisies. La densité de sa *4<sup>e</sup> Symphonie* de Brahms est plus que convaincante. Sa *3<sup>e</sup>* de Schumann m'a ébloui, à l'exception du second mouvement, un peu lent et alambiqué. La *8<sup>e</sup>* de Bruckner est parfois un peu statique, mais la fin est cataclysmique, Nagano abordant la coda en prenant au pied de la lettre le mot «ruhig» (tranquille) indiqué sur la partition. Il ne dévie pas, ensuite, le tempo d'un iota. Je n'avais plus entendu cette fin de manière aussi impressionnante depuis la vidéo du concert de Celibidache à Tokyo, qui attend toujours une réédition en DVD.

Nous vous conseillons de tester votre adhésion au concept esthétique et visuel avant de vous lancer dans des achats à grande échelle. Priorités: Brahms et Schumann; Strauss vous donnera encore plus le vertige, mais au prix du défaut signalé précédemment.

Collaborateur du Devoir

### MONUMENTE DER KLASSIK

Kent Nagano dirige le Deutsches Symphonie-Orchester Berlin. Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms, Bruckner et Strauss. Six DVD Arthaus distribués par Naxos.

Dans le cadre du Festival choral de musique religieuse de Montréal

**CONCERT** Plus de 200 artistes!

*Mozart*  
**REQUIEM**  
Concerto pour 2 pianos et orchestre K.365

Chœur et Orchestre philharmonique du Nouveau Monde  
Les Chanteurs de Sainte-Thérèse  
Les Petits Chanteurs du Mont-Royal

**Dimanche 25 novembre 19h30**  
**BASILIQUE NOTRE-DAME**  
110, RUE Notre-Dame Ouest  
Montréal (Métro Place d'Armes)

Sous la direction de Michel Brousseau

**YAMAHA**  
CIMENT ST-LAURENT

radio-classique 99.5 gpx

Billets: 358-258-158 & VTP 508  
Gratuit moins de 12 ans  
**514-739-8172**  
www.admission.com

CONCERTS

**JEUDI 22 NOVEMBRE**  
PREMIÈRE ESCALE  
LIBAN - ISRAËL - KAZAKHSTAN  
SOLISTE: FRANÇOIS GAUTHIER, CYMBALUM

**SAMEDI 24 NOVEMBRE**  
DEUXIÈME ESCALE  
ISRAËL  
SOLISTES: ESTI KENAN OFRI, SOPRANO (INVITÉE)  
ET CATHERINE PERRON, VIOLONCELLE (NEM)

NOUVEL ENSEMBLE MODERNE  
SOUS LA DIRECTION DE L'ORFÈVRE MALLARCOMBI  
SECTEUR ETHNOMUSICOLOGIE  
FACULTÉ DE MUSIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

LECTURES DE POÈMES PAR  
LE COMÉDIEN GUY NADON

**RENDEZ-VOUS**  
TRADITION / CRÉATION  
AU MOYEN-ORIENT  
**22, 23 ET 24 NOVEMBRE**  
COLLOQUE - CONCERTS - RENCONTRE  
WWW.LENEM.CA - 514-343-9636 - INFO@LENEM.CA

20:00 - SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE  
220, VINCENT-D'INDY  
(MÉTRO ÉDOUARD-MONTPÉTI)  
20 \$ (RÉGULIER) / 10 \$ (ÉTUDIANTS - ANÉS)  
5 \$ (ÉTUDIANTS EN MUSIQUE)

**quatuor molinari** Saison 10<sup>e</sup> anniversaire

**Ténèbres et lumières**

Gubaidulina : Quatuor n° 2  
Palmieri : Come in un film di... (2007)  
Webern : Quatuor op.28  
Chostakovitch : Quatuor n° 12

◆

**Concert Vingtième et plus**  
**Vendredi 23 novembre 20 h**  
Maison des Jeunesses Musicales du Canada

305, avenue du Mont-Royal Est, Montréal  
Billets à l'entrée \$25 (\$20 aînés, \$10 étudiants)

Informations : 514-527-5515  
www.quatuormolinari.qc.ca

**ALCAN** PRÉSENTE

**Orchestre Métropolitain du Grand Montréal**  
Yannick Nézet-Séguin

## de Haydn à Hétu

Mario Bernardi, CHEF INVITÉ  
Nicolò Eugelmi, ALTISTE

JOSEPH HAYDN | SYMPHONIE N° 96, «MIRACLE»  
JACQUES HÉTU | CONCERTO POUR ALTO  
JOSEPH HAYDN | SYMPHONIE N° 102

**LE LUNDI 19 NOVEMBRE 2007, 19 H 30**

Théâtre Maisonneuve Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE VERDUN (14) // SAINT-LAURENT (20)  
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LES CONCERTS

LAISSEZ PARLER VOTRE CÔTÉ CLASSIQUE !

ABONNEZ-VOUS ! 514.598.0870 POSTE 21 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

UNE PRÉSENTATION

Financière Sun Life

LE DEVOIR

### L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

# DE VISU

## Pièces à conviction

**MACHINATIONS**  
Michel de Broin  
**LES ENVAHISSEURS DE L'ESPACE II**  
Guillaume La Brie

Galerie de l'UQAM  
1400, rue Berri, Montréal  
Pavillon Judith-Jasmin,  
salle J-R120  
jusqu'au 24 novembre 2007

**MARIE-ÈVE CHARRON**

L'Engin de Michel de Broin trône au centre de la galerie de l'UQAM. Sculpture monumentale de forme ovoïde, elle intrigue, à l'instar d'ailleurs de plusieurs des œuvres que l'artiste conçoit depuis un peu plus de dix ans. Récemment lauréat du Sobey Award, un prestigieux prix pan-canadien qui récompense la carrière d'un artiste de moins de 40 ans, Michel de Broin intrigue avec finesse et intelligence. Autour de son engin, justement, plane un mystère dans lequel s'imbrique chacune des composantes de cette exposition (coproduite avec le Musée national des beaux-arts du Québec, où elle a été présentée l'année passée) fort à propos intitulée *Machinations*.

Réunissant des œuvres récentes, des photos, des installations et une vidéo, l'expo a pour cœur *L'Engin*, surprenant par ses qualités plastiques dont la couleur, la forme et la texture évoquent quelque chose d'organique qui a à voir avec un œuf ou un cocon. Le plus curieux, ce sont ses dimensions, dont on s'explique mal comment elles ont pu rendre possible l'introduction de l'objet dans l'espace de la galerie, sinon par le montage de sections au demeurant invisibles. Mystère.

C'est que cette œuvre rappelle aussi le monde de la technique, plus particulièrement un réacteur d'avion, comme le suggère l'artiste, qui veut indirectement mettre

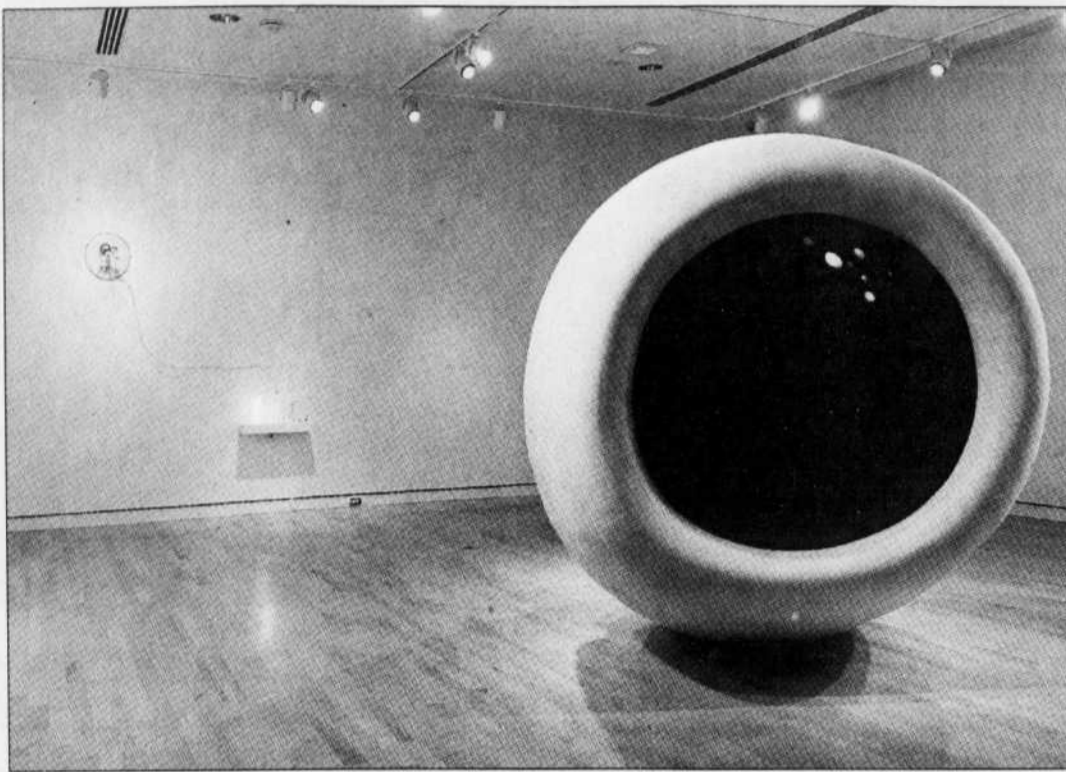
en scène le type d'objet, pourtant jamais retrouvé, qui aurait percuté et troué le Pentagone lors des attentats du 11 septembre 2001. De Broin s'est emparé des composantes de l'histoire du Pentagone pour en exposer l'absurdité, agitant à sa façon les apparences de complot qui enrobent cet événement toujours inexplicable.

### Transgresser pour révéler

Pas seulement inspiré par les théories de la conspiration, de Broin a surtout voulu dresser un parallèle entre cet événement et la présence de son travail au sein des établissements artistiques, à commencer par le Musée national des beaux-arts du Québec, qui lui consacrait sa première exposition personnelle d'envergure en 2006 et pour laquelle le projet a été conçu. Révéler le contexte, faire voir le système par lequel une réalité, artistique ou autre, tire son effectivité et son autorité sont des préoccupations constamment réengagées dans la pratique de l'artiste au moyen de métaphores, de dispositifs mécaniques et physiques.

Les preuves manquent pour expliquer la situation? Il n'y a qu'à les fabriquer. Des photos noir et blanc dans l'espace de la galerie tirent donc les ficelles de l'histoire: *L'Engin* aurait d'abord surplombé le bâtiment du musée sur les plaines d'Abraham, le menaçant de son ombre ou lui faisant de l'ombre, puis aurait, de tout son poids, fracassé une de ses parois pour s'y introduire, à la manière d'un projectile lancé inopinément. Mise à rude épreuve, l'étanchéité du musée, du monde de l'art, s'avère peut-être vulnérable, mais se présente aussi comme une nécessité incontournable. Il fallait que l'artiste y entre. L'art, pour de Broin, a cette capacité de transgresser, de forcer les limites, pour principalement exposer l'objet de sa transgression sans lequel il n'existerait pas.

Une vidéo montre aussi *L'Engin*



Michel de Broin, *Machinations*, Musée national des beaux-arts du Québec, Québec, © Michel de Broin.

en action avec son moteur vrombissant. Sa facture de type amateur laisse perplexe. N'est-elle pas le gage de l'authenticité des images à une époque où filmer en direct, avec son cellulaire par exemple, donne à tous la possibilité d'être un témoin de première ligne? Mais l'image s'avère plutôt factice, balaye les doutes quant à l'idée d'une menace réelle.

L'artiste s'amuse ainsi à suggérer le danger. C'est du moins ce que laisse penser *Silent Screaming*, une sonnerie d'alarme enfermée à vide sous une cloche de verre. De fait, le petit marteau de l'alarme s'active vainement sur le disque de métal (actionné par un détecteur de mouvement). Son cri est étouffé. Quand la pression relâche sous le verre, l'air est

transporté par un tube jusque dans un contenant rempli d'eau, l'agitant en faisant des bulles. Le système, quoique clos sur lui-même et coercitif, dégage ainsi des pertes qui génèrent à leur tour des actions parallèles inattendues, un détournement d'énergie, faisant allusion à une expérience possible du dehors.

À la manière de la surface de *L'Engin* qui est criblée (petites orifices ou ouverture plus grande pour permettre aux visiteurs d'entrer dans la cavité), les dispositifs de De Broin explorent d'ailleurs l'interdépendance et la porosité des mondes, celui du politique et de l'art, du factice et du vrai, du désir et du rejet.

Particulièrement soignée dans sa mise en espace, l'exposition,

qui fait place aussi à d'autres «pièces à conviction» (un énigmatique faucon taillé dans le savon et une reproduction des documents de l'*Opération Northwood*), superpose les références, parfois trop, risquant d'obscurcir inutilement le propos. Il reste que l'expo captive longuement, surtout si on se prête au jeu de l'artiste. Il faut finalement saluer le travail de la commissaire Nathalie de Blois, conservatrice de l'art actuel au Musée national des beaux-arts du Québec, qui signe également le catalogue, celui-là aussi pertinent que magnifique et, par conséquent, à se procurer absolument.

### Intrusions malcommodes

Le détour à la galerie de l'UQAM vaut doublement la pei-

ne. En même temps que l'excellent travail de Michel de Broin, il est possible d'y voir les œuvres que le jeune artiste Guillaume La Brie a conçues dans le cadre d'une maîtrise en arts visuels et médiatiques réalisée dans le même établissement universitaire. Avec ce deuxième volet d'une série d'interventions sculpturales in situ que l'artiste a nommé *Les Envahisseurs de l'espace*, La Brie poursuit une exploration des objets en relation avec leur contexte à travers des avenues par nécessairement nouvelles, mais néanmoins stimulantes.

À l'UQAM, l'artiste a refaçonné la petite salle de la galerie en ajoutant des polyèdres à ses surfaces. Les murs, le plafond et le sol se prolongent ainsi dangereusement dans l'espace, débordant des limites admises du cube blanc. Ce sont des greffes étonnantes qui s'ajoutent aux composantes architecturales déjà présentes, mais qui font intrusion aussi tant leur poussée et leur poids sont encombrants. Des objets domestiques, tels qu'une lampe, des chaises et une table, ploient en effet sous la présence des polyèdres; les pattes se tordent, un pied se plie, un plan est sectionné et même un tableau peint se replie sur lui-même.

Rien ne tient plus solidement, ou sur ses pattes, dans cet univers où la fonction pratique des meubles est abandonnée au profit de la juxtaposition de leurs surfaces à celles des polyèdres. Faite de continuités et de discontinuités formelles, l'installation met en tensions, puis compénètre physiquement et métaphoriquement le monde de l'art et le monde domestique. Ludique, réfléchi et bien fait, le projet de La Brie, tout en s'inscrivant parfaitement dans la foulée du travail de Roland Poulin et de Michel Goulet, met en place un vocabulaire sculptural singulier dont il faudra assurément suivre les développements.

Collaboratrice du Devoir

**Rafael Sottolichio**  
Fragments et figures  
17.11.07-23.12.07

Conférence le 28 novembre à 19 h

**EXPRESSION**

Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe

1 450 773 4209

www.expression.qc.ca  
expression@expression.qc.ca

**Danièle Rochon**  
ŒUVRES RÉCENTES

du 16 novembre au 28 novembre  
Vernissage le 18 novembre de 13h à 17h

G A L E R I E

St-Laurent Hill

Pierre Luc St-Laurent

333, rue Cumberland Ottawa ■ www.galeriestlaurentplushill.com

Téléphone: 613 789-7145 Courriel: info@gstl.info

**Guilde canadienne des métiers d'art**

1460, rue Sherbrooke Ouest, suite B  
Montréal, T 514.849.6091  
www.guildecanadiennedesmetiersdart.com

«101 KM DE SOIE»  
**LOUIS HAINS**  
TISSERAND

JUSQU'AU 29 DÉCEMBRE 2007

Vernissage : samedi 17 novembre 2007 à 14h

Mardi au samedi : 10h à 18h  
Samedi : 10h à 17h

**GAO**  
GALERIE D'ART D'OUTREMONT

APPEL AUX ARTISTES  
PROFESSIONNELS

PROGRAMMATION 2008-2009

DOSSIER COMPLET  
VISUEL EN JPEG 300 DPI.  
15 PHOTOS MAXIMUM

DATE LIMITE : 31 JANVIER 2008  
Renseignements : 514 495-7419



**CET AUTOMNE,  
TOUT EST GRATUIT  
AU MUSÉE**

TOUTES LES EXPOSITIONS  
TOUTES LES ŒUVRES DE LA COLLECTION

**LES EXPOSITIONS GRATUITES POUR TOUS**

- / Un design américain  
Le Streamline de 1930 à nos jours
- / Les Sulpiciens de Montréal  
350 ans d'héritage artistique
- / e-art  
Nouvelles technologies et art contemporain  
Dix ans d'action de la fondation Daniel Langlois

MAINTENANT OUVERT jusqu'à 21 h,  
du mercredi au vendredi

www.mbam.qc.ca/gratuit

Renseignements:  
514-285-2000 ou 1 800 899-MUSE

**M** MUSÉE DES BEAUX-ARTS  
DE MONTRÉAL

# CINÉMA



SOURCE RIDM



SOURCE RIDM



SOURCE RIDM

Rencontres internationales du documentaire de Montréal

## La Nouvelle-Orléans, ou un dieu plus grand que l'archevêque

PAUL CAUCHON

Les Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM) proposent ce soir et demain, comme film de clôture, un remarquable documentaire politico-spirituel sur l'après-Katrina à La Nouvelle-Orléans.

L'église Sainte-Augustine est une véritable institution dans cette ville. Construite en 1841, elle fut la première à accueillir les esclaves, les Noirs libres et les Blancs pour prier ensemble. Sur son terrain, on trouve des tombes d'anciens esclaves et un monument à l'«esclave inconnu». Pour plusieurs, elle est le berceau mythique du gospel, du blues et du jazz, puisque les habitants de la ville s'y rencontraient pour ensuite aller chanter, danser et jouer de la musique au Congo

Square, creuset de la grande musique américaine.

Il s'agit donc d'un lieu sacré à plus d'un titre. Lorsque l'ouragan Katrina a dévasté La Nouvelle-Orléans, l'église a accueilli la population, et son curé, Jérôme LeDoux, était partout pour reconforter les paroissiens traumatisés (l'église elle-même n'a pas été détruite par Katrina).

Ce film de Peter Entell, produit pour la télévision suisse-romande et pour Arte, se situe six mois après Katrina. Alors que la population vient à peine d'enterrer ses morts, l'archevêché de La Nouvelle-Orléans propose de fusionner la paroisse Sainte-Augustine avec une paroisse voisine, parce que la population de paroissiens a trop diminué et qu'elle ne peut payer sa part de dépenses.

Le père LeDoux, 76 ans, de race

noire, doit partir. Il est pourtant profondément admiré par ses ouailles. C'est un véritable guide spirituel, qui n'hésite pas à danser dans sa propre église au son du gospel, en chantant *Shake the Devil Off* («Chasse le démon!»). Comme le dit un paroissien en pleurant, «c'est vous qui nous gardez sur le droit chemin».

Après avoir suivi toutes les procédures d'appel pour contester la décision de l'archevêché, le couperet tombe: la décision sera finale et un nouveau prêtre, un Blanc, viendra une fois par semaine dire la messe dans cette église, qui perd son statut de paroisse.

C'est là que le film s'envole. Car après une longue mise en situation, l'annonce de la fermeture précipite les événements. Toutes les rancœurs accumulées depuis la

tragédie de Katrina ressortent. Ces paroissiens, des gens simples, pieux et non violents, s'enragent. L'attitude du nouveau prêtre blanc s'apparente à celle des anciens maîtres blancs, disent-ils. L'archevêché n'est même pas venu nous voir lorsque nous souffrions pendant l'ouragan, disent-ils. Le gouvernement a clairement montré qu'il ne se souciait pas des pauvres Noirs après le passage de Katrina.

Dans un discours enflammé, l'un des paroissiens en appelle à la résistance en déclarant que, si nous avons réussi à survivre au KKK et à Katrina, nous réussirons encore.

Les paroissiens décident donc de manifester pendant la messe du nouveau curé, pour «chasser le démon», et plusieurs se barricadent dans le presbytère avec de la nour-

riture pour trois mois. Les médias commencent évidemment à affluer, Jesse Jackson leur rend visite, tout comme les frères Marsalis.

Une histoire troublante et émouvante, qui révèle toutes les lignes de fracture de la société américaine, et particulièrement de cette ville blessée. Et l'histoire est racontée sur la musique des nombreux musiciens qui se produisent dans cette église.

■ *Shake the Devil Off*, ce soir à 19h à la Maison Théâtre, demain à 19h à la Grande Bibliothèque.

Parmi les films à signaler pour le dernier week-end des RIDM:

■ *Le Monde selon Lula*, le film de German Gutierrez, qui a suivi le président brésilien Lula pendant sa

campagne électorale, aujourd'hui à 18h à l'ONE.

■ *All in This Tea*, une exploration des régions reculées de la Chine avec un importateur de thé californien, un film de Les Blank et Gina Leibrecht, aujourd'hui à 15h au Cœur des sciences de l'UQAM, demain à 20h à la Cinéma-thèque québécoise.

■ *Street Thief* des frères Bader, sur un cambrioleur qu'on suit dans les rues de Chicago, un film où l'on se demande quelle est la part de fiction et de vérité, ce soir à 20h30 à la Grande Bibliothèque.

Le RIDM présente également demain les différents films primés lors de la présente édition, dont le Prix du public à 16h15 à la Cinéma-thèque québécoise.

Le Devoir

## Parallèles entre l'Irak et le Vietnam

WAR MADE EASY

Écrit et réalisé par Lorretta Alper et Jeremy Earp  
Mundo Vision  
États-Unis, 2007, 73 minutes

CLAUDE LÉVESQUE

La thèse est facile à résumer: depuis la guerre du Vietnam, le gouvernement américain a eu systématiquement recours à la propagande, et la plupart des médias se sont volontiers fait l'écho d'arguments fallacieux ou tronqués.

Le film est basé sur un livre du même titre écrit par Norman Solomon, un analyste des médias. Même si l'acteur Sean Penn est le narrateur de *War Made Easy*, ce sont ses commentaires qui servent de trame au documentaire.

«Les Américains aiment à croire qu'ils ne sont soumis à aucune propagande de la part de leur gouvernement», dit-il, avant de montrer que la réalité est tout autre.

Certains slogans jadis employés par Lyndon B. Johnson et Richard Nixon ont été repris *verbatim* par George W. Bush et ses adjoints: «il faut maintenir le cap», «les États-Unis veulent la paix et n'utilisent la force qu'en dernier recours», etc.

D'autres ont été inventés. Alors que la menace du communisme était invoquée pour justifier la guerre au Vietnam, on a forgé des concepts plus vagues, comme «l'axe du mal», «les serviteurs du mal», pour vendre l'actuelle «guerre contre le terrorisme» menée contre un ennemi plus difficile à identifier.

Une partie du documentaire rappelle les mensonges du gouvernement Bush au sujet des armes de destruction massive (ADM) et des liens présumés entre l'Irak de Saddam Hussein et al-Qaïda.

On n'apprend évidemment rien de neuf à ce sujet. Le mérite du film est ailleurs: dans sa façon de mettre en parallèle les stratégies de propagande utilisées pour justifier les deux guerres, basées sur les ADM et al-Qaïda en 2003 et sur la fausse at-

taque contre un destroyer américain dans le golfe du Tonkin en 1964. Les similitudes dans les discours sont souvent extraordinaires.

Dans les deux cas, les grands médias américains, même ceux qui se considèrent comme libéraux, sont accusés dans *War Made Easy* de n'avoir pas posé assez de questions. À quelques exceptions près, dont l'animateur Phil Donahue, qui a rapidement vu son émission retirée des ondes par MSNBC.

Si les principaux médias remettent rarement en question les affirmations des responsables politiques, c'est en partie parce qu'ils dépendent des sources au sein de cet appareil pour produire de la «nouvelle».

«Personne n'a forcé CNN à interviewer autant de généraux à la retraite avant le déclenchement de la guerre en Irak», observe Solomon. Pourtant, ce réseau d'information continue l'a fait abondamment et s'en est souvent vanté, comme les autres.

Les «vraies raisons» derrière les conflits ne sont

souvent connues que beaucoup plus tard, quand certains documents sont «déclassifiés». La vérité sur l'Irak sort plus tôt que ce ne fut le cas pour le Vietnam, ce qui explique probablement que plusieurs médias ont déjà fait leur mea-culpa, ce qui ne s'était pas vu dans le cas précédent.

On peut ajouter que l'Irak a rapidement inspiré une petite avalanche de films (des documentaires comme celui-ci, mais aussi des fictions), alors que le Vietnam est longtemps resté un sujet tabou.

Le «syndrome du Vietnam» désigne cette gêne collective à la suite de ce conflit. On l'a souvent attribué à la couverture négative faite par certains reporters. Les auteurs de *War Made Easy* contestent cette thèse. Quoi qu'il en soit, depuis la guerre du Golfe de 1990, le Pentagone s'est efforcé de mieux contrôler l'information en intégrant dans les unités de combat un plus grand nombre de reporters qui, selon Solomon, tendent à perdre leur sens critique.

Le Devoir

**ASMAT**  
La mémoire de l'ancêtre :  
Sculptures du sud-ouest de la Nouvelle-Guinée

GALERIE EXPOSITION DU 21 NOV 07 AU 26 JAN 08  
372 Sainte-Catherine Ouest  
suite 530, Montréal  
514-931-7502  
galeriestdenis@gmail.com

NORMAND ST-DENIS  
textiles et art tribal

**JACQUES HURTUBISE**  
MÉMOIRES CARTOGRAPHIQUES  
du 14 novembre au 22 décembre 2007  
WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM

**Gauvreau**  
jusqu'au 29 novembre

Galerie d'art Gala  
5157, boul. Saint-Laurent  
tél.: 514.279.4247  
www.gala.netc.net

**Michel Bourguignon**  
«Mouvement relatif», Mixtes médias  
Dernière journée

**GALERIE BERNARD**  
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770  
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

**FRANÇOISE TOUNISSOUX**  
« LA GRENADE : INDICES ou LE CORPS ABSENT »  
Jusqu'au 22 décembre

Galerie d'art L'Union-Vie du Centre culturel de Drummondville  
175 rue Ringuet Drummondville  
Du lundi au samedi de 13h à 16h30 — 819 477-5518

**Prix François-Houdé 2007**

Ce prix vise à reconnaître et à promouvoir la nouvelle création montréalaise en métiers d'art et à favoriser la diffusion d'œuvres de jeunes artisans créateurs.

**PRIX FRANÇOIS HOUDÉ**  
VILLE DE MONTRÉAL - CHAÛ

Félicitations aux FINALISTES  
Thierry André • Maria Florencia Caligiuri • Laurie Dansereau •  
Pascale Faubert • Frédéric Guibrune • Geneviève Juillet •  
Catherine Labonté • Nicola Mainville • Julien Mongeau •  
Joëlle St-Laurent • Vanessa Yanow

Visitez l'exposition des finalistes du Prix François-Houdé  
au Salon des métiers d'art du Québec, qui aura lieu à la  
Place Bonaventure du 7 au 22 décembre.

Pour connaître le lauréat de 2007, vous êtes invité à assister à  
la cérémonie de remise des Prix d'excellence de la Ville de  
Montréal en métiers d'art et en arts visuels, qui se tiendra le  
jeudi 22 novembre 2007, à 11 h, à l'hôtel de ville.

ville.montreal.qc.ca/culture  
www.salondesmetiersdart.com

MONTREAL  
MÉTROPOLITAIN  
CULTURELLE

Montréal

Gma

**VERNISSAGE**

**YVES POULIN**  
18 novembre - 20 décembre

GALERIE  
**LINDA VERGE**

1049, AVENUE DES ÉRABLES  
QUÉBEC (418) 525-8393  
www.galerielindaverge.ca

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec

À la mémoire d'Henri Barras,  
directeur des expositions (1965-1971)  
et directeur du Musée (1971-1972)

Photo: Olivier Hanigan

**L'AGENDA**  
L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

**LE DEVOIR**

# CINÉMA

## Un revenant à la Cinémathèque

**OLIVIER BARROT**  
Olivier Barrot, rédacteur en chef de la revue *Senzo*, que les téléspectateurs de la chaîne TV5 connaissent bien pour son émission *Un livre un jour*, présente le mardi 20 novembre, à 18h30, à la Cinémathèque québécoise, un cycle de six présentations de films choisis parmi les grands classiques du cinéma français. Nous publions ici sa présentation d'*Un revenant* (1946).

C'est le type même du très bon film méconnu. Christian-Jaque est plus souvent ignoré de la critique, au motif injuste qu'il ne serait pas un «auteur». Or, c'est un remarquable technicien, souvent couronné par le succès public et quelquefois habité par un univers authentique et personnel. N'oublions pas que c'est à lui que l'on doit, entre autres, *Les Disparus de Saint-Agil*, *Boule de suif*, ou encore le très curieux *Voyage sans espoir*. Écrit par Henri Jeanson au mieux de son talent, *Un revenant* fut tourné à Lyon en 1946, au cœur des traboules, ces passages dissimulés entre les immeubles, et des brumes hivernales. Un chorégraphe devenu célèbre, Louis Jouvet, revient dans sa ville quittée vingt ans plus tôt à la suite d'une tragique rupture amoureuse. Il va se venger des membres de sa famille qui l'ont autrefois trahi. Assez sinistre histoire fondée sur un fait divers réel, *Un revenant* trace un portrait réaliste et peu reluisant de la bourgeoisie locale, et en particulier des «soyeux» de la capitale des Gaules, enfermée dans ses rancœurs et ses mesquineries.

C'est presque de l'humour noir que nous offrent ici Christian-Jaque et Jeanson, digne du meilleur Anouilh ou Marcel Aymé. Surtout, *Un revenant* se voit servi par des interprètes probablement à leur apogée. Comme toujours en de tels cas, ce sentiment de perfection provient de ce que les acteurs de films sont tous issus du théâtre, et qu'ils ont fréquemment

parcouru ensemble les mêmes planches. À les voir, à les entendre, on éprouve l'impression de fréquenter une troupe, aussi douée pour le boulevard que pour les classiques.

Au reste, c'est Arthur Honegger, membre du Groupe des Six assemblé par Cocteau et grand compositeur reconnu, qui signe la partition et que l'on voit diriger l'orchestre. Jouvet excelle à manier une ironie cruelle, promenant sa longue silhouette de la colline de Fourvière à la place Bellecour, filmées comme avec tendresse par des cinéastes pourtant tous ce qu'il y a de plus parisiens.

Marguerite Moreno, en vieille tante à héritage, se fait sur le tard sa complice mordante: il est dans ce film une scène positivement inoubliable que partagent une Moreno grandiose et un Jouvet admiratif et pour une fois muet. Ne manquez pas d'observer la façon dont celui-ci regarde sa partenaire, qu'il venait d'imposer peu avant comme créatrice de *La Folle de Chaillot* de Giraudoux.

Beaux-frères rivaux en affaires et en bassesses, Louis Seigner et Jean Brocard vous dégoutteront à coup sûr de tout embourgeoisement. Henri Jeanson les a dotés de patronymes insidieux, qui conviennent exactement à la noirceur de leurs menées: Edmond Gonin et Jérôme Nisard. Quant à Gaby Morlay, crispante à souhait, elle rappelle que les victimes peuvent parfois ne s'en rendre compte qu'elles-mêmes. Heureusement, un François Perier juvénile, une Ludmilla Tchérina rayonnante rééquilibrent une œuvre caustique, pessimiste, tout émbuée des incertitudes de l'après-guerre.

On espérait une autre vie, on tombe dans les conventions d'autrefois. Vous conserverez longtemps en mémoire la scène cruciale et cruelle à la gare de Perrache, où Jouvet quitte Gaby Morlay sur ces mots: «*Mieux vaut se souvenir sur du Mozart que sur du Meyerbeer*»...

Collaboration spéciale

## La tournée des gitans

### GYPSY CARAVAN

Réalisation et scénario: Jasmine Dellal. Image: Albert Maysles, Alain De Halleux. Montage: Mary Myers, Jasmine Dellal, Roko Belic, Angelo Corrao. États-Unis-Royaume-Uni-Pays-Bas, 2006, 110 min. (v.o. avec sous-titres anglais).

### ANDRÉ LAVOIE

Ils viennent de Macédoine, de l'Inde, de Roumanie et d'Espagne, ne parlent pas tous la même langue mais possèdent deux choses qui les ont unis pendant un bon moment: leur amour de la musique et leurs origines tziganes. Sous le nom de Gypsy Caravan, cinq groupes de musiciens ont sillonné les routes de l'Amérique du Nord à l'automne 2001, une tournée captée par la cinéaste britannique Jasmine Dellal.

Bien plus qu'un film-concert pour immortaliser six semaines de triomphe sur les scènes de New York, Toronto et Los Angeles, le documentaire *Gypsy Ca-*

*ravan* témoigne surtout de l'âme vibrante d'un peuple de nomades souvent opprimés là où ils passent, portant dans leur voix, et leur musique, une fierté jamais altérée par la misère ou la guerre. C'est d'ailleurs ce que chante Esma Redzepova, une Macédonienne sacrée «reine des Gypsies», une star en son pays et la mère de... 47 enfants; elle et son mari ont adopté des orphelins de la guerre en ex-Yougoslavie, dont certains l'accompagnent sur scène.

Cette femme aux formes généreuses et au timbre de voix frémissant brille de mille éclats, mais ses camarades savent aussi se tailler une place dans ce spectacle éclectique. Le flamenco enflammé de l'Espagnol Antonio El Pipa se mélange aux cuivres de la fanfare roumaine Ciocarlia ou aux violons du groupe Taraf de Haidouks. Et au chapitre de la volupté, Esma doit parfois céder sa place à Harish, un danseur qui, dans ses robes de princesse dignes des *Mille et une nuits* (!), constitue la partie flamboyante de son groupe, Maharaja,

réunion d'hindous et de musulmans originaires de différentes régions de l'Inde.

Ce type de cinéma-spectacle impose bien sûr ses figures obligées, comme ces instants de tension ou de folie à bord de l'autobus de tournée ou dans des hôtels sans âme. La cinéaste observe surtout la complicité qui s'établit peu à peu entre les représentants de cette mythique diaspora, capables de mélanger leurs styles et leurs influences pour des numéros, sur scène ou en coulisses, souvent fort amusants.

Le tableau d'ensemble ne serait sûrement pas aussi émouvant si Jasmine Dellal n'avait pas pris la peine de nous faire découvrir les lieux où habitent ces musiciens talentueux. La relative pauvreté dans laquelle ils vivent témoigne de l'ostentation qu'ils subissent toujours, même si le confort d'Esma Redzepova — qu'elle a la noblesse de partager — doit faire l'envie de ses compatriotes. D'autres, dans leur modeste appartement ou à la campagne parmi leurs animaux, affichent une simplicité que la tour-

née va quelque peu modifier. Grâce à ses cachets, le groupe Taraf de Haidouks réussit à soutenir tout le petit village (sans électricité), dans une Roumanie post-communiste encore pauvre.

Ces éléments culturels et biographiques en apparence disparates forment une splendide mosaïque et constitue surtout un formidable plaidoyer en faveur d'un peuple que l'histoire et quelques tyrans n'ont pas ménagé. On aurait parfois aimé que les bornes du voyage soient mieux identifiées (il faut deviner les villes qu'ils traversent et certains extraits de concerts proviennent d'une tournée précédente, effectuée en 1999, sans que la chose soit soulignée), mais le véritable fil conducteur de cette aventure, où les accoutrements raisonnables sont leur pain quotidien, est d'abord et avant tout fait de musique. Celle qui adoucit les mœurs et ouvre les horizons, jamais étroits pour le peuple tzigane.

Collaborateur du Devoir

### ANIMATION

## Repousser encore plus loin la frontière technologique

### MARTIN BILODEAU

Il était une fois la rencontre entre une histoire millénaire (*Beowulf*) et une technologie révolutionnaire (l'animation en *motion capture*). La première, d'abord surprise d'avoir à subir la transformation de son habillage, ne s'en formalisa point quand l'action prit le dessus. La seconde, un peu contrainte par le lyrisme ancien du conte épique, lui découvrit une musculature dramatique insoupçonnée. Ils vécurent heureux et feront beaucoup de petits.

Et pour cause. L'avenir du cinéma d'animation américain, en pleine mutation, passe par la *motion capture*, c'est-à-dire l'animation numérisée à partir des mouvements, gestes et expressions faciales d'acteurs couverts d'électrodes reliés à un ordinateur. Dans le genre, *Polar Express* avait marqué un sommet. *Beowulf*, réalisé par le même Robert Zemeckis (à qui on doit également le désormais poussiéreux *Who Framed Roger Rabbit*), pousse encore plus loin la frontière

technologique. Le résultat est sidérant, même si le scénario de Roger Avery et Neil Gaiman n'est pas toujours à la hauteur et engraisse par des séquences d'action étirées sinon futilités un récit mince, qui eût pu nous être restitué en deux fois moins de temps.

Repellons les faits: au VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, Grendel, une créature meurtrière, fait régner la terreur dans le royaume du roi Hrothgar, comme en témoigne le sanglant massacre de sa cour, en couverture du film. Débarque Beowulf, un viking invincible, aux exploits mythiques — quoique embellis —, qui promet au souverain de le débarrasser de Grendel. Tâche dont il s'acquitte au terme d'une séquence d'action spectaculaire et quasi érotique (le guerrier combat en tenue d'Adam, la bête privilégiant les sports de contact), qui lui vaut le trône du roi, la reine qui vient avec et l'admiration de ses sujets. Mais la quiétude de son royaume passe par un pacte fait avec la mère du défunt Grendel, séduisante succube en quête

d'un géniteur pour son nouveau descendant.

Et l'histoire de se répéter, ce qui en substance constitue le message universel de ce divertissement haut de gamme, où la technique moderne met en valeur l'histoire ancienne, et vice versa, et où les acteurs mettent en chair des créatures virtuelles, et vice versa.

La ressemblance des personnages avec les acteurs qui leur ont prêté leurs traits est stupéfiante. Anthony Hopkins, en roi Hrothgar, est plus vrai que vrai. Moulée à la façon d'une prêtresse sadomaso, Angelina Jolie, en mère de Grendel, n'a rien perdu de son charme, encore moins de ses formes. Mais c'est Ray Winstone qui, derrière le rôle-titre, épaté le plus: l'autorité souveraine, la puissance virile du suprahumain, la faiblesse de l'homme qu'il est tout au fond, tout passe par sa voix puissante. C'est elle qui nous guide à travers ce formidable labyrinthe d'émotions, à vivre en 2D ou en 3D.

Collaborateur du Devoir

LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DE L'ANNÉE!

MARC CASSIVI, RADIO-CANADA • MARTIN BILODEAU, LE DEVOIR • NORMAND PROVENCHEUR, LE SOLEIL

★★★★★

BRANDON KELLY, THE GAZETTE • MANON DUMAIS, VOIR • NORMAND PROVENCHEUR, LE SOLEIL • MELORA KEOPKE, HOUR

# CONTINENTAL

«...DU GRAND CINÉMA...»  
- MANON DUMAIS, VOIR

«C'EST EXTRAORDINAIRE! C'EST INFINIMENT INTELLIGENT!»  
- LOUISE FORESTIER, RADIO-CANADA, JE L'AVY À LA RADIO

«...UN VRAI CINÉASTE EST NÉ.»  
- MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

«UN FILM BRILLANT [...] REMARQUABLE!»  
- MARC CASSIVI, RADIO-CANADA, CHRISTIANE CHARIETTE

«...ÉMOUVANT, DRÔLE ET UN TANTINET ABSURDE [...] RAVIT LE CŒUR ET L'ESPRIT...»  
- NORMAND PROVENCHEUR, LE SOLEIL

UN FILM SANS FUSIL  
UNE PRODUCTION MICRO\_SCOPE  
SCÉNARIO ET RÉALISATION STÉPHANE LAUREUR

MARIE-GINETTE GUAY  
GILBERT SICOTTE  
FANNY MALLETTTE  
REAL BOSSE

GAGNANT FESTIVAL DE TORONTO  
PALAR D'OR FESTIVAL DE NAMUR  
MEILLEUR FILM FESTIVAL DE VENISE  
FESTIVAL DU CINÉMA DE MONTREAL

micro\_scope www.CONTINENTAL-LEFILM.COM

À L'AFFICHE GATINEAU SHERBROOKE PONT-VIAU 16 BOUCHERVILLE

www.CHRISTALFILMS.COM

PALME D'OR  
MEILLEUR FILM  
FESTIVAL DE CANNES 2007

4 NOMINATIONS AUX EUROPEAN FILM AWARDS  
MEILLEUR FILM  
MEILLEUR SCÉNARIO  
MEILLEURE ACTRICE  
MEILLEUR RÉALISATEUR

★★★★★

LA PRESSE • RADIO-CANADA • LE SOLEIL  
JOURNAL DE MONTREAL • VOIR • ICI

«Un grand film!»  
Marc-André Lussier, La Presse

«Remarquable! Une Palme d'or hautement méritée. Une magistrale leçon de cinéma.»  
Odile Tremblay, Le Devoir

«La force du cinéma à l'état pur. Un grand film!»  
Catherine Perrin, Radio-Canada

Film de clôture du Festival du Nouveau Cinéma 2007

4 mois  
3 semaines  
2 jours

un film de Cristian Mungiu métropole

À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS EX-CENTRIS  
MONTON DU CINÉMA SHERBROOKE LE CLAP  
VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINÉMA DU PARC

K-FILMS AMÉRIQUE Présente

Grand Prix Hydro-Québec  
Prix du public 2007, Rouyn-Noranda

«Magnifique Jordis Triebel»  
Martin Bilodeau LE DEVOIR

Jordis Triebel Jürgen Vogel

Le bonheur d'Emma  
(Emma Glück)

Un film de Sven Taddicken

À L'AFFICHE

CINÉMA Beaubien EX-CENTRIS PONT-VIAU 16 SHERBROOKE LE CLAP

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:  
Du 6 au 12 novembre 2007

1 RATATOUILLE

2 DANIEL LEMIRE  
Lemire chez vous

3 LISE DION  
20 ans d'humour

4 TÊTES À CLAQUES-TV

5 LES INVINCIBLES  
Saison 2

6 THE BEATLES  
Help!

7 EXPO '67  
Documentaire : Histoire

8 LYNDY LEMAY  
40/40 : À l'Olympia

9 JUSTE POUR RIRE  
Juste le meilleur des galas 2007

10 SPIDER-MAN 3

11 POIROT  
Coffret 2

12 RÉAL BÉLAND  
Le spectacle

13 LES BOYS  
Collection complète

14 SEINFELD  
Complete Season 9

15 QUEEN  
Rock Montreal : Live

16 TRANSFORMERS

17 JEAN-MARC CHAPUT  
Politiquement incorrect

18 RADIO ENFER  
Saisons 2 et 3

19 ACADEMIE DE HOCKEY  
McDONALD'S Saison 1

20 PASSE-PARTOUT  
Coffret 2

DERRIÈRE LA FAÇADE ...

## Olivier Barrot vous invite à la Cinémathèque québécoise

Le mardi 20 novembre :  
*Un revenant*, Christian-Jaque, 1946

La projection du film sera précédée d'une présentation d'Olivier Barrot et sera suivie d'une discussion avec le public.

Début de la présentation : 18 h 30.

ENTRÉE LIBRE

Cinémathèque Québécoise  
335, boul. de Maisonneuve Est, Montréal,  
Métro Berri-UQAM

T. 514.842.9763

GALLIMARD LE DEVOIR

K-FILMS AMÉRIQUE présente

CAMÉRA D'OR CANNES 2006

★★★★ THE NEW YORKER ★★★★★ NEW YORK POST

«Fracassant premier film (...) un magnifique OVNI.» LIBÉRATION

«Je ne vois guère que la grande comédie italienne pour avoir commis quelque chose d'équivalent.» POSITIF

12:08 À L'EST DE BUCAREST

version originale roumaine avec sous-titres français

UN FILM DE CORNELIU PORUMBORU

PRÉCÉDÉ DU COURT MÉTRAGE DE DIANE OBOMSAWIN

ICI PAR ICI

À L'AFFICHE

CINÉMA Beaubien EX-CENTRIS PONT-VIAU 16 SHERBROOKE LE CLAP

# Cinéma



## Une adaptation sage et inachevée

### LOVE IN THE TIME OF CHOLERA (L'AMOUR AU TEMPS DU CHOLÉRA)

De Mike Newell.  
Avec Javier Bardem, Giovanna Mezzogiorno, Benjamin Bratt, John Leguizamo, Fernanda Montenegro.  
Scénario: Ronald Harwood, d'après le roman de Gabriel García Márquez.  
Image: Affonso Beato.  
Montage: Mick Audsley. Musique: Antonio Pinto.  
États-Unis-Colombie, 2007, 138 min.

### MARTIN BILODEAU

Pas facile d'adapter Gabriel García Márquez au cinéma. Vingt ans après que Francesco Rosi se fut cassé le nez sur *Chronique d'une mort annoncée*, Mike Newell obtient le même résultat en s'attaquant à *L'Amour au temps du choléra*. Le

film, cela dit, n'est pas un ratage complet. Abstraction faite de quelques sacrifices, la séquence des événements semble avoir été scrupuleusement reproduite, la géométrie de l'intrigue, sur un amour impossible qui mettra cinq décennies à s'épanouir, complètement préservée.

Mais l'esprit de l'écrivain colombien, comme le diable, est dans les détails. Dans les micro-événements insolites, dans la folie douce qui enveloppe l'intrigue, dans les symboles, les superstitions, qui lui donnent couleur et relief. Des éléments qui, de toute évidence, passent cent pieds par-dessus la tête du scénariste Ronald Harwood (*Le Pianiste*, tout de même), lequel a livré à Newell un feuilleton standardisé avec lequel ce dernier a construit un film joli, luxueux, mais laminé, dans lequel, comble de l'absurde, le choléra est purement décoratif, la mort qu'il entraîne, une menace rarement oppressante.

L'histoire débute au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle à Cartagène, en Co-



L'Amour au temps du choléra traite d'un amour impossible qui mettra cinq décennies à s'épanouir.

lombie. Florentino (Javier Bardem), modeste employé des postes, s'éprend de Fermina (Giovanna Mezzogiorno), la fille d'un commerçant (John Leguizamo). Ce dernier, décidé à empêcher cette union, va pousser sa fille dans les bras d'un riche

médecin (Benjamin Bratt). Tandis que Fermina et son mari deviennent les notables les plus en vue d'un Cartagène en plein essor colonial (et en proie à l'épidémie, détail qui a son importance), Florentino, déterminé à attendre celle à qui il a promis

un amour éternel, apprivoise son chagrin en multipliant les conquêtes d'un soir et s'enrichit auprès de son oncle (Hector Elizondo), propriétaire d'une flotte commerciale dont il va éventuellement hériter.

Cinquante années vont passer avant que les amoureux d'autrefois ne se retrouvent, aux funérailles du mari de Fermina. Lesquelles surviennent au tout début du film, le scénario se déclinant à la manière d'un long flash-back qui peu à peu nous ramène à ce présent de 1900, duquel s'amorce le cinquième et dernier acte du récit.

Bien que le film se laisse regarder, et que ses deux heures vingt défilent sans temps mort, la tentation de faire l'inventaire des mauvais choix demeure. En premier lieu: l'usage de l'anglais par des acteurs hispanophones à l'accent ici très fort, là pas trop, donne l'impression de coloniser une histoire sur le colonialisme. Mise en abîme ou impératif commercial? Poser la question... Aussi: l'absence de chi-

mie entre Javier Bardem, un acteur puissant mais ici sous-employé, et Giovanna Mezzogiorno. Sans dénigrer la beauté de cette dernière (d'origine italienne et fille du défunt Vittorio Mezzogiorno), on peine à s'expliquer la fascination qu'elle exerce sur son amoureux. Les scènes où elle apparaît vieillie sont en outre difficilement crédibles. Enfin: la musique, pourtant belle, d'Antonio Pinto (*Cité de Dieu*), tue l'émotion en l'annonçant un ou deux plans à l'avance. Or, quand la partition fournit des consignes de lecture, c'est que le matériau n'a pas la puissance d'évocation désirée. C'est de toute évidence le mal qui affecte cette adaptation sage et inachevée, dans laquelle la grande Fernanda Montenegro (*Gare centrale*), en mère exaltée du héros, semble être la seule représentante de l'esprit fou de García Márquez. Le plus triste dans tout ça, c'est qu'elle jure dans le décor.

Collaborateur du Devoir

## Les obsessions de Fellini

### JEAN-LUC DOUIN

Durant plus de vingt ans, entre 1960 et 1982, Federico Fellini dessina et commenta ses rêves. Ses songes étaient notés chaque matin, à son réveil, sur un carnet posé à dessin sur sa table de chevet. Il avait lui-même ensuite relié ce journal très intime pour en constituer deux volumes.

À sa mort, en 1993, ce document fut déposé dans le coffre d'une banque romaine par ses six héritiers. On peut l'acquérir aujourd'hui: *Le Livre de mes rêves* fait l'objet d'un ouvrage mirobolant que vient de publier Flammarion.

L'acquisition de cette précieuse pièce de collection par la Fondation Federico Fellini, créée en 1995 afin de conserver et de diffuser les archives du maestro, fut mouvementée. Une clause exigeait la présence physique des six déposants pour retirer l'objet du coffre. Si la fondation s'était vu céder deux parts, celles de Maddalena, sœur de Federico (sur don), et de Rita, la fille du frère de Federico (sur vente), le prix demandé par les quatre autres héritiers, de la famille de Giulietta Masina, était exorbitant.

Il fallut attendre 2005 pour parvenir à un accord et régler le problème juridique de la présence obligatoire des ayants droit, certains étant décédés. Un notaire fit alors valoir un vice de forme dans l'une des pièces administratives, si bien que la fondation ne put disposer du *Livre de mes rêves* qu'en 2006.

Patchwork de croquis en couleurs, dessins humoristiques légendés et récits, autodécryptages, cet exercice auquel se prêta Fellini sur les conseils de son psychanalyste, le jungien Ernst Berthard, est un inventaire de fantasmes, de hantises, en même temps qu'un déroutant *Who's Who*. Outre par la propension de Fellini à se représenter de dos, chevelu et maigre, on y est frappé par la récurrence des cauchemars, une obsédante présence de la mort, de la catastrophe collective.

Plus attendue et digne du catalogue des conquêtes de don Juan, la litanie de femmes, pour la plupart plantureuses, nues, parfois les cuisses colossales ouvertes, l'une dotée d'un clitoris monstrueux. Celles-ci, liaisons éphémères, une brune orageuse, une blonde monumentale, dont une certaine «grassouillette» aux «fabuleuses grosses fesses élastiques», sont identifiées par l'initiale d'un prénom, ou, proies de désirs (Sophia Loren, Anita Ekberg), repérables d'emblée par leur plastique ou l'explication qui les accompagne. Giulietta Masina est la plus représentée, jalouse des maîtresses de Federico, accouchant d'un requin, altérée par l'alcool, malade, mourante, morte dans son cerceuil.

Le Monde

Abonnement ou réabonnement + 1 Guide DVD 2008 + 1 de ces DVD au choix. Le tout :

9,95\$



De plus, l'ONF offre aux 700 premiers abonnés à la nouvelle Boîte Noire le court métrage d'animation *The Danish Poet*.



Jusqu'à épuisement des stocks. Offre valable jusqu'au 22 novembre 2007. © 2007 Warner Bros. Ent. Tous droits réservés.

La Boîte Noire emménage sur Mont-Royal avec une offre qui va faire un carton!

Tout le cinéma du monde se retrouve au

376 Mont-Royal Est

dans un nouveau lieu plus vaste plus complet et plus culte

**BOITE NOIRE**  
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

